

UNE HISTOIRE DE GÉNÉRATION

Livre imprimé en juillet 2020 via The Book Edition
par le collège Albert Schweitzer de La Bassée – Tous droits réservés

HISTOIRE DE GÉNÉRATION

par

Étienne C., Justine G., Léo B.,
Lucie G., Mattéo G. et Thomas S.

avec le concours de :

Lea D., Léo A., Manon W., Mathys G. et Nino F.

*Élèves de 4e C.
du collège Collège Albert Schweitzer de La Bassée*

Année 2019-2020

un projet mené par

Stéphanie DESICY, professeure

et

Michaël MOSLONKA,
romancier – MM. Faiseur d'histoires
www.michael-moslonka.com

ont participé également à la création de cette histoire:

Bastien G., Camille C., Esteban G., Faustine B., Fleur L.,
Inès L., Léa B., Lizéa R., Lucy D., Noah V., Nao W., Noam A.,
Océane D., Pauline D., Sefora L., Thomas L., et Tifaine L.

Chapitre 1

Georges

La Bassée, 2080,

Georges se réveille. L'enfant âgé de huit ans appuie sur son radio-réveil en forme de robot pour que celui-ci s'arrête de sonner. Il se lève très vite pour aller s'habiller, car, comme tous les jours, il est en retard pour l'école. Même s'il doit se dépêcher, il prend délicatement ses lunettes préférées posées sur sa table de chevet. Il adore le jaune fluorescent de leurs branches. Leur éclat lui donne du pep, en plus d'un style unique. Avec, il se sent bien et grand.

Il enfle ses chaussons à roulettes, eux aussi en forme de robot, et fonce dans la salle de bain pour se faire beau.

Il arrive sur le palier. Sur la gauche se trouve la chambre de ses parents. Elle est ouverte. Leur lit est vide. Ils ne sont pas là. Contrairement à un grand nombre de personnes en France, ils sont partis au travail. Les gens bossent à la maison en télétravail, pas ses parents. Sa mère est partie très tôt pour s'occuper de son commerce de vêtements tandis que son père est sur les routes. Il est routier. Contrairement aux voitures et autres véhicules de cet acabit, les camions disposent encore de chauffeurs humains. En effet, ils sont trop volumineux et trop lourds pour que l'algorithme qui permet la conduite

automatique les fasse rouler tous seuls. Si on l'implémentait dans le camion, ce serait beaucoup trop dangereux.

Le garçonnet soupire.

Son père rentrera encore tard, aujourd'hui...

Georges se sent seul, dans sa grande demeure située dans une résidence tranquille. Des frissons le parcourent. Une boule se forme dans son ventre. Comme à son habitude dans ces instants-là, il se ronge les ongles.

Une fois dans la salle de bain, il cherche son pull préféré. Le bleu avec un cerf. Il se souvient qu'il se trouve dans sa chambre. Il court dans celle-ci et le cherche partout, mais impossible de mettre la main dessus ! Il panique à l'idée d'avoir perdu son vêtement fétiche ! Finalement, il le trouve tout au fond de son armoire. Il le prend, l'enfile et se glisse dans son jean bleu foncé. Puis, il descend au rez-de-chaussée, sans oublier de rentrer les roulettes de ses chaussons. Dans les escaliers, il sent l'odeur de la tarte aux pommes de sa mamie, qui est venue s'occuper de lui.

À peine entré dans la cuisine, Georges embrasse sur la joue sa grand-mère. Cette dernière est une petite femme trapue qui porte constamment sur elle son tablier rose à rayures bleues. Elle est en train de peaufiner son gâteau en ajoutant quelques décorations, écritures et morceaux de pomme. La cuisine possède des meubles rouges et blancs. Un grand frigo à deux portes est disposé à côté du four. La pièce comporte beaucoup de rangements et un grand plan de travail.

— HUUUUUM, ça sent super bon ! s'exclame le petit garçon. Depuis quand tu prépares ce gâteau, mamie ?

— Depuis quelques heures, mais passe à table, il va être froid !

Georges s'attable et se goinfre de la bonne tarte pour combler le manque qu'il a en lui.

— Merci, mamie, elle est super bonne !

— Je suis contente que ça te plaise, mon grand, lui sourit-elle tout en lui donnant un câlin. Bon, dépêche-toi, tu ne dois pas être en retard à l'école !

Georges acquiesce.

Il s'apprête à aller prendre ses affaires de classe quand il entend Sam, son fox-terrier, aboyer. Pendant qu'il petit-déjeunait, son chien jouait dans le jardin grâce à son collier garde-chien, qui permet à l'animal de ne pas se sauver et de ne pas se faire mal.

Georges sourit. En entrant, son chien met plein de boue sur la porte donnant dans le jardin et sur le carrelage de la cuisine. Il faut dire qu'il a plu, cette nuit. Fort heureusement, le robot ménager est là pour venir nettoyer aussi bien le sol que les poils du fox-terrier !

Georges quitte la table et va faire des caresses à son chien. Très content de le voir, celui-ci lui lèche la joue. L'enfant lui donne des croquettes pour lui faire plaisir et joue un petit peu avec lui avant de partir à l'école. Puis, il prend son cartable jaune et bleu, son préféré.

Tout en le mettant sur ses épaules, il lance à sa grand-mère :

— Bon, mamie, cette fois, j'y vais pour de bon !

Il s'approche d'elle et lui fait un gros bisou. Il dit

ensuite au revoir à son chien, appuie sur un bouton à côté de la porte, l'ouvre et sort de la maison une fois que l'intelligence artificielle de l'habitation lui en donne l'autorisation. En sortant, il crie par-dessus son épaule :

— Bisous, mamie ! À demain matin !

Il remonte la longue allée qui sépare sa maison de briques rouges et la rue. De chaque côté du chemin poussent des fleurs de mille couleurs différentes. Il y aussi dans son jardin une marre où habitent de petits poissons. La pluie, qui tombe encore, vient chambouler le silence matinal en claquant contre l'eau.

* * *

Il a cessé de pleuvoir. Georges marche à côté de Matéo, son meilleur ami. Ce garçon de dix-huit ans est venu le chercher pour l'accompagner à l'école. Il a arrêté ses études pour vendre des journaux dans un kiosque non loin de l'école du garçonnet. Ce kiosque où travaille le garçon de dix-huit ans était tenu par ses grands-parents paternels. Son père n'a pas repris l'affaire familiale – encore moins sa mère –, c'est pourquoi Matéo a souhaité s'en occuper, bien qu'il n'y ait plus que son officine qui distribue des journaux et des revues papier. Malgré les technologies actuelles, certaines personnes décident tout de même d'en acheter. En général, ce sont ceux qui ont connu les informations et les magazines spécialisés vendus en papier. Ou certaines personnes qui aiment le *vintage*. Un marché parfois peu rentable, mais Matéo aime bien ce travail où il n'est pas débordé par la clientèle.

L'enfant et le jeune adulte discutent des dessins animés que Matéo regarde en se levant, devant son bol de céréales au miel – ce sont ses préférées, car elles contiennent un jouet qu'il collectionne. Puis, ils parlent de tout et de rien. De l'avenir, de ce que pourrait faire Georges plus tard comme métier.

Autour d'eux, la ville est pleine de vie, de magasins, de cinémas, de théâtres. Tous sont remplis. Les robots gèrent tous les commerces et tous lieux de loisirs, ce qui rend le tout extrêmement productif. Ils ont aidé à enrichir la ville.

Matéo regarde sa montre dont le cadran est en métal et les aiguilles, avec des dorures. Un vieil objet qu'il tient de son grand-père kiosquier.

— Dans douze minutes exactement, annonce-t-il, nous serons arrivés à ton école. Oh, regarde les nouveaux appartements ! Il s'agit de lotissements très modernes et immenses. Ils sont économiques, car ils ne prennent pas beaucoup d'énergie. Il y a de grands garages où les locataires peuvent stocker au moins dix voitures !

— Ils sont super beaux ! lui répond Georges avec enthousiasme. Et encore plus modernes que les autres !

— Tu t'imagines, ajoute Matéo, dans le passé, ils avaient des fils électriques qui étaient soutenus par des poteaux...

Georges fait la grimace.

— Comme ça devait être moche !

— Et ces poteaux étaient tagués de partout. Je le sais, je l'ai vu dans un vieux magazine. Et maintenant, il n'y a plus de fils à voir. Oh, tiens, Georges ! Tu savais, toi, qu'il y a des gens

qui se rebellent contre les robots de l'ordre, et même qu'ils en ont déjà détruit plein, ainsi qu'une usine qui les produit ? Ils se définissent comme des résistants contre les lois, et leur organisation a même un nom : la P.A.L. Bon, ils se font souvent attraper et mettre en prison, mais...

— Euh..., le coupe Georges, il ne faudrait pas parler de ça. Papa et maman m'ont dit qu'on a pas le droit, et que si quelqu'un nous entend, alors, bonjour les ennuis...

Terrorisé, Matéo commence à regarder partout. Notamment vers le ciel, où volent, au-dessus de la ville, les drones de sécurité.

Noirs et blancs, pourvus d'un gyrophare et de quatre hélices, ces drones dirigent leur grosse caméra pour espionner les gens et les suivre, pour voir s'ils repèrent, dans leur attitude, un comportement anormal. Si besoin, ils peuvent tirer des flash-balls et des fumigènes. En plus de ces engins volants de surveillance, les robots de l'ordre sont présents à chaque coin de rue. Ces automates sont montés sur une unique roue, ce qui les rend extrêmement mobiles et agiles. Dès qu'ils regardent quelqu'un, ils peuvent savoir directement son identité – nom et prénom –, son âge et son lieu d'habitation. Ils peuvent aussi voir le casier judiciaire de la personne et savoir si elle est potentiellement dangereuse. Ils sont imprévisibles, et leurs communications entre eux, silencieuses.

Matéo râle entre ses dents :

— J'en ai marre, je me sens tout le temps observé et écouté, c'est chiant !

Georges hausse les épaules.

— Bah moi, ça ne me fait rien. J'ai l'habitude, tu sais...

— Ben, oui. Tu es né et tu as grandi avec tout ça, toi. Moi, en revanche, quand j'avais huit ans, la société n'était pas encore tout à fait comme ça. Quand j'étais petit, les robots ne travaillaient que dans les magasins et les cinémas. Les drones n'étaient là que pour les urgences. Certes, la ville n'était pas comme elle est maintenant. Super développée et très attractive, mais, au moins, on avait un sentiment de liberté qu'on n'a plus aujourd'hui.

— Oui, mais on est plus en sécurité, réplique Georges. Et puis, tant que tu ne fais rien de mal, ils ne viendront pas t'embêter, et puis...

Matéo l'interrompt et, choqué, montre du doigt le bout de la rue :

— Regarde, Georges, là-bas, les robots sont autour de quelqu'un !

— Ils vont arrêter quelqu'un ? Oui, viens, on va voir !

— Euh, t'es sûr, Georges ? On va avoir des ennuis. Moi, je n'y vais pas, c'est trop dangereux. Si tu veux aller voir, c'est sans moi.

— D'accord, tu as raison..., bougonne l'enfant, frustré.

Les deux garçons font le reste du chemin ensemble avant de se séparer : Matéo rejoint son kiosque, et Georges va à l'école.

Chapitre 2

Une visite en EHPAD

Une fois rentré, Georges se rend dans la cuisine pour le souper. Contrairement à l'époque où ses parents avaient son âge, la journée d'école se termine tard. Les dirigeants ont décidé d'augmenter le temps de classe, car ils pensent que si le chômage est aussi élevé, c'est à cause du manque de temps d'enseignement. Ils ont donc décidé de passer de 8 heures de classe à 14 heures et de supprimer les jours fériés pour les enfants.

Comme chaque fois, c'est Matéo qui l'a raccompagné, mais ils ne se sont pas parlé beaucoup, Georges étant encore vexé du refus du jeune adulte d'aller assister à l'arrestation.

Quel froussard, lui, parfois ! peste intérieurement le petit garçon.

Un fumet agréable de pâtes au beurre et au jambon titille ses narines et éclaircit son humeur.

Miam ! Les pâtes, c'est la vie !

En 2080, la nourriture n'a pas beaucoup changé par rapport au temps de ses parents, et c'est tant mieux ! Son institutrice lui a dit que, contrairement à avant, les gens mangent plus abondamment. Ils consomment plus, car ils ont plus de pouvoir d'achat.

Son fox-terrier vient à sa rencontre. Très heureux de

retrouver son petit maître, Sam aboie en remuant la queue – un signe évident d'affection envers Georges. Tous deux se font de gros câlins, c'est comme si Georges était parti pendant des années.

Puis, le sourire aux lèvres et son fox-terrier sur les talons, l'enfant rejoint la cuisine.

Il a une annonce à faire à ses parents !

Mais seule Josiane, sa mère, est présente dans la pièce, car elle a quitté plus tôt son magasin. Elle est occupée au holophone 3D avec l'une de ses employées.

L'holophone 3D remplace désormais le téléphone. Il s'agit d'une sorte de tablette équipée d'une caméra et d'un pointeur holographique permettant de modéliser en 3D la personne à qui l'on parle.

Josiane est une grande blonde fine, aux yeux bleus. De ce que Georges comprend, elle est agacée par le comportement de son employée, qui est désagréable avec les clients.

— Ça suffit, Mélanie, je vais être obligée de te virer ! Ton comportement dépasse les bornes, tu fais fuir les acheteurs à cause de ton attitude ! Si tu continues comme ça, je te remplace par un robot. Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, tiens !

Georges soupire. Il avait oublié que son père n'était pas là... Cette semaine, ce n'est pas qu'il rentrera tard, c'est qu'il ne rentrera pas du tout le soir. Il est parti travailler pour plusieurs jours sur les routes, loin de la maison... L'enfant est très triste de ne pas le voir.

Son chien le rejoint dans la cuisine, car il sent la

nourriture qui est en train d'être préparée sur le plan de travail. Un faitout cuit les pâtes tout en les mélangeant de son bras mécanique avec le beurre et le jambon. Le robot ménager de la maison, quant à lui, prépare la table.

Georges pioche un morceau de charcuterie dans le plat et le donne à Sam. Tout excité, son chien en redemande.

Josiane masque, de la main, sa communication holographique, et s'énerve :

— Georges ! Je t'ai déjà demandé de ne pas nourrir le chien lorsque nous sommes à table !

Visiblement agacée par le comportement de son fils et celui de son employée, Josiane a le regard noir.

Le petit garçon baisse les yeux. Il fait une caresse à son chien, puis lui ordonne de se coucher sous la table. Ce que fait son chien tout en gémissant. Puis, Georges annonce à sa mère :

— Maman, j'ai failli oublier, je vais avoir une sortie avec l'école, on va dans un EHPAD, privé cette fois. Peux-tu signer l'autorisation ? Tu as dû la recevoir sur...

— Je n'ai pas le temps, Georges ! Tu ne vois pas que je suis occupée ? On verra ça plus tard !

Josiane coupe l'entretien avec Mélanie, puis ordonne à son fils de passer à table. Vexé, Georges mange son repas sans dire un mot. Comme d'habitude, sa mère ne prend pas le temps de l'écouter. Chaque fois, son travail passe avant lui !

Si tu travaillais moins, a-t-il envie de lui dire, tu te souviendrais peut-être que tu as un fils ! Et tout ce qu'il te demande, c'est un peu d'attention !

Une fois ses pâtes avalées, il range la vaisselle, dépose

la clef d'activation de l'autorisation de sortie sur la table, puis monte à l'étage, où il rejoint sa chambre en claquant sa porte. Tout en pleurant, il prend sa tablette et, en boule, dos à son lit, il lance son film préféré – *Roboland* – pour s'évader et se calmer, son fox-terrier dans ses bras.

* * *

Georges est dans son lit, allongé sur le dos, il rêve. Il rêve d'une ancienne sortie en EHPAD qu'il a faite avec l'école. Il s'agissait d'un établissement public...

Madame Dotremont leur avait annoncé :

— Aujourd'hui, nous allons visiter l'EHPAD public Chizzie. Vous allez voir, là-bas, des personnes qui ont mal vieilli, car elles n'ont pas fait attention à elles pendant leur vie et qu'elles ont mal géré cette dernière ! C'est le but de cette sortie.

Les enfants étaient choqués. Rencontrer des personnes qui avaient eu une mauvaise vie, cela les mettait très mal à l'aise.

Madame Dotremont avait rigolé comme si elle avait raconté une blague, puis elle avait continué à leur mettre la pression.

— Certaines atterrissent d'ailleurs dans ce genre d'établissement, car elles n'ont pas assez travaillé à l'école quand elles étaient enfants ! C'est ce qui va vous arriver si vous n'étudiez pas suffisamment. Et quand je vois les notes de certains, je sais qu'il y en a qui, plus tard, à l'âge de la retraite, iront en l'EHPAD public. Et ça, ce sera pour les plus chanceux,

car pour les autres, ce sera la prison !

La classe était terrifiée.

Georges remue dans son sommeil.

L'EHPAD visité ressemblait à une maison un peu abandonnée. Il faut dire que les personnes âgées dépendantes coûtent trop cher à la société. Il n'y a plus d'argent, et ce sont soit des associations, soit des sociétés privées qui s'occupent d'elles. Si ces personnes ou leur famille n'ont pas de moyens, elles vont dans les EHPAD gérées par les associations, où elles ne sont pas bien traitées, faute de moyens. Par exemple, elles y mangent des aliments quasi périmés et peu variés. L'entretien des locaux laisse également à désirer, et les établissements sont devenus des endroits sales. Ce sont des bénévoles qui s'occupent des résidents au quotidien. Ils les aident à se déplacer, les nourrissent et les soignent.

Georges et ses camarades ont rencontré les personnes âgées de cet EHPAD. Elles avaient la peau très ridée, et n'avaient plus toute leur tête. L'enfant avait été peiné de tout cela, et, contrairement à son institutrice, il ne pensait pas qu'elles avaient mérité tout cela...

Son cauchemar s'interrompt, et il se réveille avec une boule au ventre.

Et si, un jour, il se retrouvait dans ce genre d'endroit ? s'interroge-t-il, apeuré.

Chapitre 3

Erick Jones

Ce matin, Erick Jones se réveille à 6 h 30 comme tous les matins. Malgré son très grand âge – quatre-vingt-quinze ans ! –, ce résident de l'EHPAD privé Schweitzer est quelqu'un d'imposant. Ses yeux bruns font le tour de sa chambre. C'est une pièce assez épurée. À côté de son lit blanc se trouve une commode en bois avec une plante verte posée dessus. Les murs sont jaune et blanc. Seul élément de décor : une carte des USA.

Le vieil homme grogne. Dès son réveil, il lui faut son café ! Il se lève pour aller prendre son petit-déjeuner. Il enfle sa blouse à pois bleus numérotée 62, puisqu'il est le 62^e résident à avoir été accueilli ici. Le numéro permet l'identification de la personne par les robots.

Erick déteste cette blouse, car son tissu en laine et son étiquette dans le dos lui donnent des démangeaisons. Et dire qu'à une époque, il pouvait s'habiller comme il voulait ! Ici, ce n'est plus le cas. Question d'hygiène...

— Encore une journée d'ennui..., murmure-t-il, désabusé.

Il pense à son café. Il doit obligatoirement être pris au réfectoire. Cela permet le contact social.

Il marmonne dans ses dents. Lui qui a toujours détesté parler aux gens le matin, il ne se fera jamais à cette règle !

À 6 h 52, il se retrouve donc à la cantine. Il va directement à la cafetière pour prendre sa tasse, ignorant les autres résidents qui sont attablés ensemble. Jones tend l'oreille. Ils parlent de la soirée karaoké d'hier.

Ça, ça lui a plu – d'ailleurs, il a toujours adoré faire des soirées. C'est le seul moment de la journée où il peut rigoler.

Il s'assoit sur une chaise volante en soupirant.

Malheureusement, très vite lors de ces moments à l'EHPAD, il est rattrapé par la réalité : c'est-à-dire son vieil âge et celui des personnes qui l'entourent...

Il se morfond ainsi à sa place, à l'écart des autres, jusqu'à 8 h 10, où il retourne dans sa chambre pour attendre le bingo. Ça non plus, il n'aime pas, car ça lui rappelle son âge. Pour lui, ce sont les vieilles personnes qui y jouent. Mais bon, ça reste un moyen d'avoir une vie sociale et de parler avec d'autres humains, même si leur âge...

Il secoue la tête, agacé de ressasser tout le temps les mêmes idées.

— Tiroir, lâche-t-il.

Sa table de chevet s'ouvre. Il en sort une ancienne photo.

— Je radote, ma belle Louise..., dit-il à la femme qui se trouve dessus.

À 9 h 15, il se met en route pour se rendre au bingo. Il prend le chemin le plus long.

Il se fait alors interpeller par un robot. Celui-ci scanne son numéro, puis lui dit d'une voix sans émotion :

— Monsieur Jones, c'est l'heure de ta visite !

Erick l'ignore. Il fait mine de rien et continue son chemin. Très agité, le robot fonce pour le rattraper, mais Erick Jones se met à courir et tombe. Le robot intervient et l'empêche de s'étaler au sol et de se blesser. Puis, le soutenant par le bras, il emmène son résident – qui se laisse faire – à la visite médicale.

* * *

Il est midi. Ayant raté le bingo à cause de cette fichue visite médicale, Erick Jones est retourné dans sa chambre. À cause de sa chute, il a été désorienté pendant un bon moment.

Chaque semaine, c'est le même cirque. Des robots-médecins surveillent son cœur, ses poumons et toutes les parties de son corps – os compris – comme une casserole de lait sur le feu !

Aujourd'hui, les résultats ont été les mêmes que d'habitude : malgré son grand âge, il est en pleine forme, excepté, bien sûr, les désagréments d'usage à cette période de la vie. Ce qu'il est capable de dire par lui même. Ce qu'il défend chaque fois au robot-infirmière, mais, cette boîte de conserve ne veut jamais rien entendre ! Énervé à cette idée, la colère l'a gagné. Il était tellement furieux qu'il a cassé sa lampe de chevet. À présent, il se balance dans son fauteuil et se remémore toutes ses soirées festives d'antan. Il y en a tellement eu !

Ah, et la fameuse fête de ses trente ans ! Il s'en souviendra toute sa vie. Le jour où il a rencontré sa femme ! La fête se passait chez lui. Un ami à lui l'avait invitée sans son

autorisation. Elle s'appelait Louise. Un prénom commun en France pour l'année à laquelle il l'a rencontrée. La soirée s'est éternisée. 2 heures, 3 heures du matin, le monde a commencé à partir. Pendant cette soirée, Erick n'a pas arrêté de parler à Louise, et les deux s'aimaient bien, ça se voyait.

Puis, il n'y eut plus personne chez Erick, juste elle et lui, et il se passa ce qu'il se passa. Depuis ce jour-là, Erick et Louise s'aimèrent l'un, l'autre, avec passion.

Désormais, sa femme n'est plus de ce monde...

Le vieil homme se sent nostalgique à ce souvenir. C'était une belle époque, bien plus belle que celle qu'il avait vécue avant...

La tristesse le gagne.

Il n'y a pas que Louise qui est partie. Tous ses amis, tous les gens qu'il a un peu tant soit peu connus sont maintenant décédés... Que c'est dur d'être aussi âgé et de voir disparaître, du coup, tant de personnes aimées.

Il soupire et commande à manger grâce à son robot de compagnie.

Le robot de compagnie lui scanne le visage et affiche sur sa tête ce qu'il veut manger. Puis, une machine lui sert son repas. Habitué à la froideur de ces deux bidules, Erick Jones ne leur prête aucune intention. À quoi bon ? Il ne les empêchera pas d'aller jusqu'au bout de leur programme, et il n'a aucune preuve d'humanité à attendre d'eux. De plus, il faut bien qu'il mange...

— Manquerait plus que je me laisse crever de faim, marmonne-t-il.

Puis, le programme de la journée est tout tracé :

Après manger – 13 h - 13 h 30 – sieste obligatoire jusqu'à maximum 14 h 30, puis massage par un robot jusqu'à 15 h. Une fois cette séance d'entretien du corps terminée, il ira au spa pour se détendre à nouveau, puis Erick Jones regardera en goûtant la série de 16 h. Une vieille série : *Game of Thrones*.

Ensuite, vers 18 h, il pourra écouter du jazz. Avant, il jouait de la trompette – il adorait ça ! – mais il a abandonné. À quatre-vingt-quinze ans, ses poumons ne sont plus vraiment au top, il n'a pas envie d'être ridicule.

Enfin, vers 21 h, ce sera activités avec les autres résidents, puisqu'on est en semaine. Le week-end, c'est bingo – encore ! – ou loto.

— Encore une journée ennuyeuse, répète-t-il pour la énième fois depuis qu'il vit ici.

Et comme d'habitude, il repense au temps où il vivait dehors. Où le week-end, il faisait la fête toute la nuit. Il se souvient que lorsqu'il faisait beau, du temps de sa jeunesse – avant Louise –, il pratiquait de l'aquaponey avec les femmes qu'il draguait.

Chapitre 4

La visite

Le bus se gare devant l'EHPAD privé Schweitzer, les enfants descendent du bus. Georges est tout content, car il est pressé d'aller voir les personnes âgées. Il est enthousiaste à l'idée de pouvoir leur être utile. De plus, pour lui, elles seront à son écoute. De son avis, ayant vécu plus de choses que ses parents, les personnes âgées seront donc plus à même de le comprendre.

L'EHPAD Schweitzer est un bâtiment de plain-pied à la façade en briques blanches. Derrière sont alignées de petites maisons fleuries. Un jardin plein de roses colorées avec des buissons et des arbres l'entoure. Au centre de celui-ci, une fontaine. Des robots montent la gardent autour de l'enceinte.

Pour pénétrer dans le bâtiment, il faut faire scanner son visage. À l'entrée se trouve un petit carré vitré. À l'intérieur de ce dernier, un minuscule robot prend, avec une sorte d'appareil, une photo du visage de la personne qui souhaite entrer. Puis, celle-ci est analysée et comparée à une banque de données permettant d'identifier le visiteur et de vérifier s'il est habilité à pénétrer dans le bâtiment. Donc, toute la classe de Georges – lui y compris – se fait prendre en photo.

Une fois la prise d'identité effectuée, les enfants entrent dans l'EHPAD. Ils sont époustouflés par la beauté de l'endroit.

Un lustre de cristal orne le hall d'entrée et attire tout particulièrement l'attention de Georges. À l'accueil, le comptoir brille de mille feux. Dessus, un bouquet de roses rouges est posé à côté d'une lampe bleue. Les robots d'entrée accueillent les élèves et leur maîtresse.

Puis, les robots leur amènent de petits pains au chocolat et un jus d'orange. Georges et ses camarades savourent leurs petits-déjeuners tout en se demandant ce qu'ils vont faire pendant cette sortie.

Madame Dotremont claque dans ses mains et annonce d'un air sévère :

— Allez, les enfants ! La visite commence : on pose son jus de fruits et on se range par deux !

Le personnel robotisé les conduit alors dans les étages pour rencontrer les résidents de l'EHPAD. La classe est séparée en trois groupes : le premier visite le premier étage, le second visite le deuxième étage, et le troisième visite le dernier étage. Georges se retrouve dans le deuxième groupe.

Les enfants entrent enfin en contact avec les personnes âgées, directement dans leur chambre, cela après avoir demandé à ces dernières leur accord. Elles sont émues, contentes, émerveillées. Cela fait tellement longtemps qu'elles n'ont pas eu de la compagnie humaine depuis qu'elles sont dans l'EHPAD ! Et même si les robots sont gentils, ceux-ci n'ont pas cette compassion que les humains ont.

* * *

Georges est revenu au rez-de-chaussée. Il remonte le

couloir qui mène à la cafétéria avec les camarades de sa classe. Le temps dans les chambres est terminé. Lui, il a rencontré une vieille dame qui a passé son temps à comparer sa scolarité avec la sienne. Ils ont aussi discuté de leurs passe-temps. À présent, les enfants visitent les installations de l'EHPAD.

Ils marchent en rang derrière madame Dotremont tout en regardant le couloir de gauche à droite. Ils ne voient que des murs blancs, rien d'autre.

— Vous avez vu, murmure un camarade de Georges, un couloir complètement vide, sans porte ! C'est bizarre, à quoi ça pourrait leur servir ?

— Je n'en sais rien, lui répond une fillette, mais ça commence à devenir flippant.

Georges ne dit rien.

Ils vont probablement l'aménager, songe-t-il, mais c'est très étrange, ça, c'est sûr...

Enfin, ils arrivent à la cafétéria.

Leur institutrice leur présente l'endroit.

Georges observe la pièce aux murs *flashy*.

Aaah, ce jaune très *flag* et ce bleu très joli !

Mes couleurs préférées, se dit-il. Elles me font penser au soleil et au ciel d'été !

Son regard se pose sur un vieil homme assis à une table, en train de boire un café. Le résident de l'EHPAD observe alors l'enfant.

— Que fais-tu là, mon jeune garçon ?

Georges réalise qu'il s'est écarté du groupe et qu'il a avancé jusqu'à lui.

— Je... je suis en sortie scolaire, monsieur..

— Approche-toi, lui dit le vieux. Je t'entends pas.

L'enfant hésite, mais il décide de le rejoindre quand même.

— Quel est ton prénom, mon p'tit bonhomme ? lui demande le vieil homme.

— Je m'appelle Georges, et vous, comment vous vous appelez ?

— Je m'appelle Erick Jones.

À cet instant, madame Dotremont l'interpelle. Il doit rentrer dans les rangs, sinon il sera puni ! Le garçonnet rejoint le reste de la classe. À partir d'une liste, l'institutrice donne aux enfants le choix d'une nouvelle personne âgée avec qui ils devront passer l'heure suivante. La sélection faite, ses élèves s'égaillent dans tout l'EHPAD.

Georges reste sur place. Il fixe le vieil homme attablé devant sa boisson caféinée et à qui il a parlé. Cet Erick Jones semble être seul et sans réels amis. L'enfant trouve, à première vue, qu'il est comme lui : il ne doit compter en partie que sur lui-même.

Il le trouve aussi bizarre, même s'il n'a pas l'air d'être une personne à craindre, alors Georges se fie à son instinct et décide de choisir cet homme qui semble plein de surprises.

Erick Jones se lève et quitte la pièce. Un résident de l'EHPAD passe à côté de lui et lui fait signe, mais le vieil homme ne répond pas. L'intuition de l'enfant semble se confirmer : il n'aime visiblement pas être en compagnie des autres résidents.

— Attendez, m'sieur Jones, je viens avec vous !
l'interpelle l'enfant.

— Non ! Je ne veux pas de toi !

Georges est atteint par cette remarque, mais ce n'est pas pour autant que le petit garçon va le laisser l'éviter : il tient à faire sa connaissance !

Il le laisse partir, avant de le suivre discrètement dans les couloirs de l'EHPAD. Il entre dans la chambre du vieil homme en regardant ce qui s'y trouve, mais c'est bien différent de sa chambre à lui. Il n'y a que quelques photos.

— Tiens, te revoilà, petit bonhomme ? l'accueille ce dernier.

Il engage la conversation.

— Bon, tant que tu es là, on va causer, puisque c'est important pour toi. Éclaire donc ma lanterne. À quoi ressemble l'école de nos jours ? Que peut-on y faire ?

Georges hausse les épaules.

— Bah ! Rien d'intéressant, à part les sorties. Je peux dire que l'école ne m'emballe pas, mais c'est trop important si je veux pas aller en prison...

Jones hoche la tête.

— Oui, je vois !

— Moi, j'ai été boulanger. C'était assez difficile, comme travail. Il y avait beaucoup de clients, et beaucoup de grosses commandes pour des événements. En plus, il fallait se lever tôt, très tôt. Mais j'adorais ce métier, j'adorais faire de la pâtisserie et j'aime ça toujours autant, même si je n'en fais plus. Pour moi, c'était une passion, une *addiction*.

Il s'assombrit.

— J'étais l'une des rares personnes qui étaient heureuses de se lever le matin pour aller travailler...

— Moi, quand je vais à l'école, réagit Georges, je ne suis pas très heureux, je préférerais dormir à la place !

Le vieil homme est amusé par sa remarque.

— Profite de la vie, p'tit gars, car peut-être que tu finiras comme moi, dans un EHPAD. Je m'amuse pas trop ici, moi, tu sais.

— Ah bon ? Pourtant, vous êtes bien mieux ici que dans un EHPAD public...

— Ouais, c'est certainement mieux, mais j'ai rien à faire ici : c'est vide. Et puis, à quoi bon parler avec des boîtes de conserve ? Enfin, c'est pas comme si j'avais le choix d'être ailleurs...

— Je vous comprends, monsieur, mais si vous savez que vous devez rester ici, peut-être devriez-vous essayer de bien vous entendre avec les autres résidents ? Et si vous n'aimez pas les robots, ignorez-les, tout simplement.

— Mouais... Au fait, toi, pourquoi tu as dit que tu finirais en prison si tu ne vas pas à l'école ?

Georges redresse les épaules et prend un ton professoral.

— C'est ce que la maîtresse nous a fait comprendre. Mais vous savez, la prof ne veut que notre bien, même si souvent elle est méchante.

— Pfff ! soupire le vieil homme, exaspéré. Ils sont capables de faire n'importe quoi pour vous retenir ! C'est

n'importe quoi, ils ne font ça que pour que tu ailles à l'école. La prison si on ne va pas à l'école, en voilà, une nouvelle !

L'enfant réfléchit.

— Donc, on ne va pas en prison si on ne va pas à l'école ? Je me disais, aussi...

Erick Jones le jauge d'un regard appréciateur.

— Tu m'as l'air intelligent... Voilà un bon point pour toi.

Ils continuent leur discussion après que Georges lui a demandé de lui parler de son époque.

— Quand j'étais jeune, tu sais, il n'y avait pas tous ces robots et tous ces hologrammes. On roulait encore à terre et on avait encore le temps de faire autre chose ! dit-il d'un air sévère, comme s'il blâmait la société tout entière.

Durant cet échange, Erick Jones remarque que le regard de Georges se tourne souvent vers son armoire. Il s'interrompt et décide de lui en montrer le contenu.

— T'es bien curieux, petit bonhomme, rigole-t-il en ouvrant les portes.

Sur l'étagère du haut se trouvent d'anciennes photographies de motos encadrées.

Georges cligne des yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ces vieux trucs ?

Il n'a jamais vu des reproductions mises en valeur de cette manière. Pour lui, les photographies sont des hologrammes d'où, en plus, sortent des sons. Celles qu'il a devant les yeux sont en deux dimensions et silencieuses. Incroyable !

Devant les propos de l'enfant et la tête que fait ce

dernier, Erick Jones se sent malheureux et se renferme. Il se détourne de Georges. Puis, il se dit, finalement, que critiquer est normal, surtout pour un gamin de cet âge, et qu'il n'y a pas de mal derrière ses propos.

— Ça, c'est ma Harley-Davidson, finit-il par dire en pointant l'engin représenté sur la photographie plate.

— C'est quoi, une Harley-Davidson ?

Le vieil homme étonné le regarde un long moment. Puis, il s'apprête à lui expliquer ce dont il s'agit, mais il a à peine le temps d'ouvrir la bouche que Georges remarque un cliché où Erick Jones, bien plus jeune, pose devant un avion.

— Tu as déjà été aviateur ? demande l'enfant.

Pas de réponse.

— Euh... Est-ce que vous allez bien ?

Toujours pas de réponse. L'enfant veut appeler un robot, mais Erick Jones l'en empêche :

— Non, non. Tout va bien. Laisse ces fichus tas de conserves là où ils sont !

— Alors, pourquoi vous ne répondez pas ?

— Ben pourquoi ?

Erick Jones se retourne en faisant mine de n'avoir rien entendu et ne parle plus. Il reste ainsi silencieux pendant une longue minute...

Georges ressent de la tristesse, car le vieil homme fait mine de ne plus être dans sa pièce et l'ignore. Il a peur d'avoir touché chez lui un point sensible. Il décide de partir, mais se souvient de l'impression de solitude qui se dégageait de lui dans le réfectoire. Il se retourne et demande :

— Pourquoi vous êtes tout seul dans votre coin ?

— Parce que je n'aime pas les autres résidents. Ils me font penser à ce que je suis maintenant : un vieillard seul et inutile, qui a du mal à se lever et qui ne peut quasiment plus courir.

Il pousse un long soupir avant d'ajouter d'un air mélancolique :

— Tu sais, avant, je profitais de la vie, même si ça n'a pas toujours été facile. Je faisais des balades avec ma Harley-Davidson. Et plus jeune, j'étais navigateur, mais ça s'est mal terminé : j'ai rencontré une femme. Je suis tombé amoureux d'elle et nous nous sommes mariés !

Georges fronce les sourcils.

— Et c'est un problème d'être amoureux et de se marier, monsieur Jones ?

Erick Jones éclate de rire.

— Non, mon p'tit gars, mais il faut être sûr d'être avec la bonne !

Georges se met à rire, lui aussi. Puis, tous deux reprennent le fil de leur conversation. Au cours de celle-ci, le vieil homme fait des allusions au monde de dehors. Plus il parle, plus Georges se rend compte qu'il s'ennuie à l'EHPAD.

— Vous voulez qu'on voyage et qu'on aille visiter le monde ? lui demande-t-il alors, en toute innocence.

— Je veux bien, p'tit gars, mais tu es bien jeune pour faire un tel voyage. Et tes parents, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— Bah ! Rien. De toute façon, mes parents travaillent toujours. En dehors de la maison, en plus !

Le vieil homme hoche la tête. Il comprend le problème. Depuis une dizaine d'années, une majeure partie des gens travaillent directement chez eux, un hologramme de leur patron leur expliquant ce qu'il faut faire.

— Du coup, continue l'enfant, je suis toujours tout seul avec mon chien...

— Mais ton chien sera tout seul, il va mourir de faim !

— Ne vous inquiétez pas, j'ai une grande gamelle qui distribue des croquettes à volonté. Alors, partant ?

— Il ne faut pas me le dire deux fois, mon bonhomme. Tu m'as convaincu !

— Alors, allons-y, monsieur Jones !

Une fois sortis de la chambre, malgré les problèmes de santé d'Erick, ils courent jusqu'à la cafétéria pour récupérer un badge de l'EHPAD. Il leur servira à sortir de l'enceinte du bâtiment. Tous les robots sont équipés d'un badge, qu'ils déposent ici avant de partir. Ils font tous un cycle de dix heures dans l'EHPAD, puis quittent le bâtiment pour rejoindre les ateliers de la compagnie gérant l'EHPAD afin d'être révisés avant de pouvoir reprendre leurs tâches auprès des personnes âgées. Il s'agit de mesures de sécurité. Ainsi, sans badge, si une machine défectueuse devait vouloir entrer dans le bâtiment, elle ne pourrait pas.

L'enfant et le vieil homme s'approchent discrètement de la cafétéria, y entrent, puis se cachent derrière un petit mur.

— Regarde, Georges. Ils sont là, sur la table. Prends-en deux sans te faire voir.

Le garçonnet avance prudemment jusqu'à cette table. Il lève la main pour attraper les badges, mais en fait tomber un. Alerté, un robot aspirateur s'avance, mais ne repère rien. Il ramasse le badge et le remet à sa place.

Georges revient vers Erick soulagé mais fier : il a deux passe-droits avec lui ! Puis, tout en restant plus ou moins accroupis, les deux acolytes se dirigent vers le sas d'entrée. Arrivés quasiment à la sortie, ils croisent une aide-soignante robot qui essaye de les empêcher d'atteindre leur but. Elle retient le bras du résident de l'EHPAD.

— Monsieur Jones, vous ne devez pas sortir...

Mais, faisant preuve d'une force insoupçonnée, Erik repousse le robot, qui le lâche et tombe contre une vitre. La vitre casse, ce qui fait sonner l'alarme ! Les robots de sécurité qui, en cas d'évasion, sont destinés à rediriger les résidents dans leurs chambres respectives surgissent de toute part pour tenter de les arrêter, mais sans succès. Les deux fuyards sont sortis de l'établissement, si bien que les machines ne peuvent plus intervenir. C'est aux robots de l'ordre, si nécessaire, de prendre le relais.

Les camarades de Georges présents sur les lieux appellent ce dernier en criant son prénom, mais aucune réponse. Paniquée, madame Dotremont hurle :

— Vite ! Il enlève un de mes élèves !

Les deux nouveaux amis sont déjà loin et n'entendent rien. Une fois dehors, ils se dirigent directement dans une ruelle sombre pour ne pas attirer l'attention des robots policiers.

Chapitre 5

À la découverte d'une nouvelle société...

Désormais, La Bassée est beaucoup plus moderne que l'ancienne commune du début du XXI^e siècle. Grâce au développement économique, la ville est plus grande que toutes les communes voisines. Les commerces s'entassent les uns sur les autres et des panneaux publicitaires – constitués de néons rouges, bleus, violets, verts et jaunes – survolent les rues : celui qui attirera les touristes sera maître de la réussite économique de la société qu'il représente. Des hologrammes – pour promouvoir la sortie d'un film ou d'un jeu vidéo – sont disposés à chaque carrefour. Des voitures électriques se déplacent sur des routes magnétiques. Elles se conduisent seules et ne font aucun bruit !

Peu d'habitants se promènent dans les rues. En effet, la plupart des gens travaillent chez eux, une représentation virtuelle de leur patron leur disant ce qu'ils doivent faire. Ce mode de fonctionnement est apparu puis s'est développé et étendu quelque temps après le Grand Confinement en 2022.

— C'est incroyable ! s'exclame Erick Jones. Jamais je n'aurais cru qu'il y avait eu autant de changement !

Georges et lui se trouvent, à cet instant précis, devant un chantier. C'est un hôpital qui se construit. Tous deux observent des machines capables de soulever des poutres de

dix tonnes sans le moindre problème. Ils aperçoivent aussi l'un des robots soignants qui seront utilisés dans l'hôpital.

L'enfant explique au vieil homme que les maçons ont des outils à la pointe de la technologie, capables de maintenir leur sécurité au maximum et que les hôpitaux sont, maintenant, bien mieux équipés qu'auparavant. C'est son institutrice qui le lui a expliqué. Son meilleur ami, Matéo, lui parle aussi parfois de ce qu'il nomme le monde d'avant. Il lui a raconté qu'il y a soixante ans, les maisons mettaient environ un an à se construire, alors qu'aujourd'hui, il faut un petit mois pour les bâtir grâce au progrès technologique. Donc, un hôpital met très peu de temps à être construit.

Habitué à voir tout cela, Georges ne réagit pas, alors qu'Erick Jones, lui, reste sans voix. Il s'est passé beaucoup de choses pendant qu'il était enfermé dans son EHPAD.

Les lampadaires ont été remplacés par des lampes à incandescence, ce qui éclaire la ville sans pour autant agresser les yeux des habitants. Des robots de l'ordre et des drones sont présents pour assurer la sécurité de cette fourmilière automatisée.

Erick Jones contemple ces derniers d'un œil critique. Pour lui, leur utilisation est une mauvaise idée. Certes, moins d'hommes sont requis, mais comme les robots sont programmés d'une certaine façon, alors, ils ne changeront jamais. Contrairement aux êtres humains, qui peuvent être différents selon leur humeur, leur personnalité et peuvent se montrer plus cléments avec les gens. Tandis que là, ces machines...

— C'est flippant..., murmure-t-il.

L'enfant prend la main du vieil homme.

— Ça va aller, m'sieur Jones ? Ça ne vous bouscule pas trop, tout ce que je vous montre ?

Erick baisse la tête vers lui.

— T'es vraiment un drôle de petit bonhomme, toi...

Georges fronce les sourcils.

— Drôle dans quel sens, m'sieur Jones ? J'ai pas raconté de blagues, pourtant...

Erick éclate de rire :

— Tu ne connais pas le second degré, toi !

Le petit garçon fait la moue.

— Vous vous moquez de moi, ce n'est pas gentil du tout !

Devant cette réaction, le résident de l'EHPAD devient sérieux.

— Ce que je veux dire, c'est que tu es plein de surprises et que je t'aime bien. Alors, pour répondre à ta question : si, tout cela me bouscule un peu, mais c'est bien mieux que d'être enfermé dans ma maison de retraite ! C'est un plaisir de découvrir la société d'aujourd'hui avec toi, mon gars !

Au lieu de ravir l'enfant, ce compliment lui arrache un long soupir de désolation.

— Si seulement mes parents me portaient autant d'attention que vous..., lui confie-t-il. Ils ne m'ont jamais dit qu'ils m'aimaient...

* * *

L'enfant et le vieil homme marchent en silence au hasard de la ville. Ils observent les environs pendant un long moment en silence. Georges se mordille les lèvres. Il aimerait bien savoir pourquoi le vieil homme s'est fermé dans l'EHPAD quand il lui a demandé s'il avait été aviateur. Il laisse passer encore quelques secondes, puis ose poser la question qui lui brûle les lèvres :

— Qu'est-ce qui vous tracasse, m'sieur Jones ? Il s'est passé quoi, avec votre avion ?

— Ah, ça...

Le regard d'Erick Jones se voile de tristesse.

— Je me souviens, murmure-t-il d'une voix lointaine. J'ai d'abord appartenu au bataillon d'infanterie n° 47. C'était un vendredi, la mort était présente, les cris étaient interminables, les corps tombaient sur le sol, c'était horrible et traumatisant. J'étais mal, car je ne voulais pas tuer. Le regard des gens était froid, apeuré. Le visage de certaines personnes était vide. Elles étaient obsédées. Elles voulaient se battre pour défendre leur pays. C'était la même chose chez nous. Sauf que nous, les Américains, on voulait à tout prix gagner. On a gagné cette bataille-là contre le commando ennemi. Malheureusement, plus des deux tiers de notre infanterie y sont passés...

Bouche bée, Georges pose de grands yeux choqués sur le vieil homme.

— Tu sais, mon bonhomme, ce n'était pas mon intention de détruire des villes et des villages juste pour une histoire de paix.

L'enfant déglutit et recouvre la parole :

— Je vous crois, monsieur Jones... Et votre avion, c'était pour quoi, alors ?

— Ah... Eh bien, il nous manquait beaucoup de pilotes. Les pertes étaient terribles. Moi, je ne voulais plus combattre au sol. J'étais traumatisé. Ils ne m'ont pas laissé le choix : on m'a fait passer des tests pour voir si j'étais au point. Bien sûr, pour eux, je l'étais... Là aussi, c'était pas jouasse. On tuait de loin sans que les gens au sol puissent rien faire. Et je ne te parle pas des dommages collatéraux : tout le monde y passait, les soldats ennemis comme la population...

— Et c'était quoi, cette guerre à laquelle vous avez participé ?

— C'était la guerre États-Unis–Iran. Nous avons remporté la guerre, mais, malheureusement, ensuite, le président de mon pays est devenu dictateur. Il s'appelait Donald Trump. On a appris ensuite que si l'Iran n'avait pas accepté de faire la guerre, Donald Trump aurait lancé une bombe nucléaire sur ce pays. Ce qui aurait été un désastre... Sauf que ça n'a rien changé, au bout du compte. Ç'a été un désastre...

Alors, Erick Jones lui explique :

À la suite des problèmes survenus en janvier 2020 entre les USA et l'Iran, il y a eu un conflit direct entre les deux pays. Le président américain de l'époque – le fameux Donald Trump – a dit aux Iraniens : « Vous voulez la guerre, eh bien, on va vous la donner ! » Ce conflit a tourné à la guerre mondiale.

Les USA ont triomphé du conflit, car, après la guerre au sol et dans les airs, ils ont finalement lâché des bombes nucléaires. L'Iran a été complètement détruite. À cause de la

radioactivité, toute la végétation est morte, et plus rien désormais n'y pousse. Une partie de l'Irak est détruite aussi. Une guerre horrible pour tous ! Beaucoup de personnes sont mortes. Les alentours ont été contaminés, et, depuis, les habitants des pays voisins sont atteints de maladies graves.

Les pays s'étant alliés à l'Iran ont été conquis par les États-Unis, créant la « Nouvelle Amérique », mettant le fils de Donald Trump au pouvoir de celle-ci. Comme son père, celui-ci est devenu un dictateur.

— À la fin de cette guerre, j'ai été décoré, mais peu à peu, on m'a oublié...

— Mais, c'est pas juste ! s'indigne Georges. Comment ont-ils osé vous faire ça !

Erick Jones passe son bras sur les épaules de l'enfant.

— Bah, tu sais, gamin, ce n'est pas une fierté pour moi. Alors, ça m'arrange qu'on m'ait oublié...

Le garçonnet acquiesce. L'instant suivant, son visage soucieux s'illumine :

— Oh, j'y pense ! Ça veut dire que vous n'êtes pas français ? Vous êtes américain, c'est ça ?

— Oui, mon p'tit gars ! Après la fin de la guerre, j'ai réussi à partir de mon pays et j'ai décidé d'aller vivre en France pour découvrir une nouvelle vie loin de la guerre et de la dictature. J'ai donc appris le français pendant trois ans et j'ai pu enfin parler à toutes sortes de personnes. C'est à partir de là que j'ai pu devenir boulanger...

Erick écarte de la main son passé. Il regarde autour de lui avec de grands yeux ronds comme s'il venait juste de sortir

de l'EHPAD avec Georges. Ce dernier comprend qu'il n'en revient toujours pas de la société dans laquelle il a remis le nez.

— C'est... C'est totalement différent de la ville que j'ai connue, marmonne le résident avant de se mettre à réfléchir, puis de dire : puis-je te demander une faveur ?

— Quoi donc ? veut savoir Georges.

— J'aimerais que tu m'emmènes dans mon ancienne boulangerie, j'aimerais vraiment voir ce qu'elle est devenue, ma boulangerie chérie, là où j'ai vécu la majeure partie de ma vie...

Ayant envie de lui faire plaisir, l'enfant saute sur l'occasion :

— Vous connaissez l'adresse ?

Erick Jones se gratte la tête :

— Euh... Je pense me souvenir que c'est dans la rue du Général Leclerc. Tu la connais, cette rue, mon p'tit bonhomme ?

N'étant pas un habitué des déplacements urbains, l'enfant essaie de se souvenir du trajet qu'il a fait avec ses parents. Les deux fois qu'ils se sont déplacés autrement qu'en utilisant la voiture, ils ont pris le bus. Alors, Georges fait un signe de la main à Erick pour lui montrer l'arrêt de bus, puis ils s'y rendent tous deux.

Avant de monter dans le bus, George indique au vieil homme qu'il n'y a personne au volant, que ce n'est qu'un robot.

Erick Jones soupire, il est encore face à une boîte de conserve ! Il souffle :

— Il y a des machines partout ! Dans l'EHPAD, dans les

bus, dans les hôpitaux et même dans les forces de l'ordre !

Georges lui tapote le dos :

— Il n'y a aucun souci à se faire, on ne fait que passer, après tout...

— Mouais, bougonne Jones.

Il prend tout de même l'initiative d'adresser la parole au conducteur mécanique et de lui indiquer leur destination, la rue du Général Leclerc. Sans quitter la route des yeux, le robot-chauffeur enregistre l'information :

— C'est noté. Vous y serez dans 22 minutes et 24 secondes. Trois arrêts auront lieu préalablement.

— Et « bonjour, monsieur » ?, râle aussitôt le vieil homme. Et « comment allez-vous » ? Ça n'existe pas dans ton langage ? Bientôt, tu vas me donner la température dehors !

— Il fait exactement 22 degrés, dehors. La température intérieure du bus est de 20 degrés.

Puis sans autre réaction, le robot-chauffeur fait démarrer son bus, tandis que Georges prend Erick Jones par la main afin de l'entraîner vers une place et l'empêcher de dire ses quatre vérités à la boîte de conserve. Ils se sont fait déjà assez remarqués comme ça.

* * *

Une fois arrivés à destination, le vieil homme et l'enfant longent la rue et s'arrêtent là où normalement doit se trouver la boulangerie d'Erick, mais il n'y a rien de tout ça ; à la place, un immeuble de quinze étages, rempli à foison de bureaux et de logements.

Erick baisse la tête et, sans un mot, fait demi-tour pour s'éloigner à grandes enjambées...

— M'sieur Jones ! lui crie Georges, paniqué. Que faites-vous ? Revenez !

Le vieil homme ne lui répondant pas, le garçonnet le rattrape en courant.

— Il y a beaucoup à visiter : on peut changer de ville, de pays même, si vous voulez !

Erick Jones s'immobilise. Il semble réfléchir, puis, tout à coup requinqué, il dit à l'enfant avec un large sourire :

— Tu sais, p'tit gars, à mon âge, j'ai plus grand-chose à vivre, mais ce que tu me proposes vient de remonter le moral. Alors, allez, zou ! Je te suis, mon bonhomme ! On va à l'aéroport !

Georges est, tout à coup, bien ennuyé.

— OK, mais... euh... vous savez où il se trouve, vous ?

— Pas vraiment. Il n'était pas construit à mon époque. Mais je pense savoir.

Il lève les yeux au ciel.

— Il suffit de suivre les avions, non ? Allez, suis-moi, p'tit gars !

Alors, les deux acolytes se décident à vivre de belles aventures palpitantes. Une heure plus tard, les deux amis sont toujours en train de marcher et comprennent qu'ils sont perdus. Ils errent dans les rues, désarmés et tristounets. Très fatigué, Erick Jones n'arrive plus à avancer.

Heureusement, ils tombent sur un plan de la ville sur un écran connecté. Ils ont juste le temps de trouver l'aéroport – qui

se situe à la périphérie de la ville – avant que l'affichage ne bascule pour présenter un nouveau magasin de cosmétique.

Pendant leur chemin, ils discutent de tout et de rien, jusqu'au moment où Georges change de sujet et demande au vieil homme ce qu'il a fait une fois arrivé en France.

— Une fois en France ? Eh bien, j'ai rencontré Louise, ma future femme. Ses parents tenaient une boulangerie. Ils ont accepté de m'embaucher, et j'ai commencé à travailler aux côtés de ma nana. C'est comme ça que j'ai appris le métier de boulanger.

La curiosité de Georges est trop forte.

— Et pourquoi t'es venu en France ?

Un blanc total se fait entre eux. Erick Jones se referme totalement, et tous deux cessent de parler durant tout le trajet.

Une fois arrivés à leur destination, ils se rendent compte que des robots de l'ordre sont disposés à chaque entrée.

Erick Jones se fait grave.

— Georges, vaut mieux ne pas y aller, ils recherchent quelqu'un et, vu le nombre qu'ils sont, ce doit être quelqu'un de dangereux.

Leurs idées de voyage et d'aventures sont donc fichues. Ils s'éloignent de l'aéroport et marchent encore et encore, mais Georges s'aperçoit très vite que le vieil homme est de nouveau fatigué. Ses forces lui échappent.

L'enfant lui propose donc de s'asseoir sur un banc. Aucun d'entre eux n'entame la conversation.

Ils attendent, là, pendant presque quinze minutes. Puis, Georges a une idée !

— M'sieur Jones, vous voulez vous amuser ? propose-t-il. Alors, suivez-moi, on va aller voir mes lieux préférés ! Vous verrez, ce sera top !

Chapitre 6

Farces à gogo !

Georges emmène Erick Jones à un distributeur automatique de barbe à papa. Georges s'y rend souvent avec Matéo. Ses parents l'autorisent à sortir avec le jeune adulte, mais toujours accompagné d'un robot de protection, qu'ils louent pour l'occasion. En général, Matéo et le garçonnet continuent leur escapade vers le parc de la ville pour ensuite finir dans un cinéma, non pas pour regarder un film, mais pour jouer au flipper. C'est donc ce qu'ont fait les deux amis, Erick et Georges.

La machine à barbe à papa se trouve encastrée entre deux magasins dans une rue commerçante.

Erick Jones l'a fixée d'un œil mauvais ne pouvant que se rappeler la manière dont on s'achetait cette friandise durant sa jeunesse. Puis il a zeyuté à l'intérieur de l'un des commerces. À l'intérieur de celui-ci : des escalators, des paniers automatiques à roulettes à la place des cadis qui suivent le client possédant la "carte d'identité" de la machine. Pour enregistrer les articles achetés, de petits scans sont intégrés dans le panier et le paiement s'effectue en passant la porte de sortie, la distance d'émission de sans contact sur les carte bancaire ayant évolué.

Le vieil homme s'est montré sidéré.

Il n'y a plus besoin d'agents de caisse !

— Pfff, a-t-il râlé, fidèle à lui-même. Bientôt, même nos jambes seront automatisées !

Ses propos ont bien fait rire Georges.

Le vieil homme a pris la mouche et lui a expliqué que ce qui le gênait, c'était le manque de contacts humains. L'enfant l'a écouté avec sérieux, il lui a même donné raison. D'une certaine manière, tous ces robots ressemblent à ses parents : ils sont là sans être là.

Devant le flipper, Erick Jones a eu une tout autre attitude. Il s'agissait d'un modèle exceptionnel, très beau, blanc et bleu, sur le thème des robots, encore. Ce qui n'a pas du tout embêté le vieil homme. Il a fixé le flipper en caressant sa barbe et en réfléchissant.

— Mmm... un flipper, des robots, une balle...

Il a eu une idée, une idée de génie. Il a enclenché un jeton, et s'est mis à tirer dans les robots, encore et encore ! Ce qui le faisait bien rigoler.

Georges a joué avec lui, très heureux de leur complicité.

— Je m'amuse énormément, a-t-il dit au résident de l'EHPAD. C'est la meilleure partie de flipper que j'ai jamais faite !

Tous deux quittent le cinéma. L'enfant claque dans ses mains :

— Maintenant, je vais vous montrer ma boutique préférée !

— Mon petit, c'est quel genre de boutique ?

— Surprise, tu verras bien ! sourit Georges en sautillant sur place d'excitation.

Erick ne peut pas s'empêcher de ronchonner, mais il accepte finalement de le suivre et de découvrir par lui-même cette surprise. Cette fois, Georges n'a pas de mal à trouver l'endroit. La boutique en question est située juste à côté de son école. Il est donc facile pour eux de s'y rendre en transport en commun. Il suffit que l'enfant donne le nom de son établissement au chauffeur-robot, et hop ! C'est parti !

Le bus électrique stoppe non loin de là. Malgré le fait qu'il soit conduit par un robot, Erick a accepté d'y monter. Il a pris sur lui et s'est montré de bonne compagnie, parlant volontiers avec son acolyte. Tous deux ont discuté de l'école et des études qu'a faites le vieil homme dans sa jeunesse, si bien que ce dernier a fini par oublier la présence du robot-conducteur.

Le quartier est éclairé par des hologrammes publicitaires. Des lampadaires longent l'avenue, espacés les uns des autres de quelques mètres. Ils éclairent toute une ribambelle de commerces divers et variés. Erick Jones regarde les *escalators* qui permettent d'accéder à ces derniers, ainsi que les portes automatiques. Tous les magasins en sont équipés, contrairement à l'époque où il n'était pas enfermé en EHPAD. Puis, il zeyute vers les voitures automatiques.

— La société du moindre effort, maugrée-t-il. Pfff !

Il n'en dit pas plus. Il vient de reconnaître le magasin devant lequel l'a amené Georges.

— Oh, bon sang de bonsoir ! Quel hasard ! Je me souviens très bien de cette boutique. Je l'ai découverte quand je me suis installé ici après avoir quitté les *USA* !

La façade du magasin est peinte aux couleurs de l'enseigne : violet et bleu. Centré, au-dessus de la porte, se trouve le logo du magasin : un cercle, violet et bleu, donc, avec, écrit à l'intérieur, en orange : *Farces à gogo* ! Le commerce est le seul à disposer d'une marche pour entrer – et non d'un *escalator* – et d'une simple porte que l'on pousse.

Erick donne une tape amicale sur l'épaule de l'enfant.

— C'est également mon endroit préféré ! Comment ai-je pu l'oublier ?

Georges n'en revient pas.

— C'est vrai, ça ? Mais comment c'est possible, monsieur Jones ?

Alors, le vieil homme explique qu'il y venait avec ses amis et sa femme, encore une amie à l'époque. Ils y achetaient toutes sortes d'objets rigolos, de costumes et de guirlandes. Tout cet attirail était destiné à faire de grandes fêtes.

— Ah qu'est-ce qu'on a pu faire la fête ! termine-t-il, fin heureux. J'adorais ça !

Un voile de tristesse passe devant ses yeux.

— Ah, c'était le bon temps !

Il recouvre le sourire.

— Allez, après toi, gamin ! dit-il en laissant Georges entrer en premier.

L'enfant pousse la porte du magasin de farces et attrapes. Erick le laisse entrer en premier.

L'endroit est fantastique ! Il y a de tout. Sur la droite, s'alignent d'énormes galeries de costumes tous plus marrants les uns que les autres. Devant, le long du comptoir où se trouve

la caisse, sont accrochés des paires de lunettes avec des yeux à ressort. Juste à côté, il y a des coffrets avec des coussins péteurs, de mini-insectes en plastique et des accessoires à mourir de rire. Derrière, le comptoir en question, une jeune femme est occupée à ranger quelques affaires qui traînent. Plutôt petite, celle-ci a des yeux verts et ses cheveux sont coiffés en crête iroquoise. Sur sa peau marron court, le long de son bras gauche, le tatouage d'un arbre. Elle porte un haut noir avec un col en V, un jean en cuir de la même couleur, une veste en cuir rouge et de grosses bottines noires.

— Comment trouvez-vous ce magasin ? demande Georges à Erick Jones.

— Hum... Il a pas mal changé. Il est très moderne...

— Oui, et il y a beaucoup de choses qui sont intéressantes ! Et très rigolotes !

Erick éclate d'un rire bon enfant :

— Carrément, oui ! Et c'est bien pour toutes ces farces que j'aime ce magasin !

Georges commence à regarder tout ce qu'il y a autour de lui. Il aimerait tout acheter !

Il voit des costumes, des coussins péteurs, des *Clac-doigt* et plein d'autres choses très drôles. Il commence à en tester quelques-unes. Il prend le coussin péteur et l'écrase entre ses mains.

Erick se met à rigoler, Georges fait de même.

Pendant ce temps, derrière le comptoir, la vendeuse les observe avec un sourire aux lèvres. Elle s'amuse de leur manifestation de joie. Cela fait partie de ce qu'elle aime dans ce

métier : voir les gens retrouver leur âme d'enfant. Elle aussi a conservé la sienne !

Avenante, elle s'approche de ce couple atypique. Tout occupés à leur bonheur retrouvé, Georges et Erik ne l'ont pas entendue s'approcher.

La jeune femme prend doucement la parole :

— Bonjour, messieurs ! Que puis-je pour vous ?

— Bonjour, mademoiselle, lui répond Erick. Excusez-nous, on regarde. Votre magasin est une véritable caverne d'Ali Baba ! J'adore cet endroit !

La vendeuse lui sourit.

— À qui le dites-vous !

Elle fronce les sourcils et se penche vers Georges.

— Toi, bonhomme, je te connais. Tu es déjà venu ici, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! s'exclame l'enfant. Je suis venu plein de fois, et même avec mes parents !

Immédiatement, une complicité s'installe entre la vendeuse et ses clients. Tous trois font connaissance. La vendeuse leur dit s'appeler Samantha Persan, puis, avec fierté, elle leur explique qu'elle est la seule vendeuse de ce lieu. Comme la police, beaucoup d'enseignes utilisent des robots. Toutefois, dans ce magasin de farces et attrapes, il n'y a aucune machine. Pas d'employé-robot, ici ! C'est une volonté de Rose, sa patronne.

Rose est nostalgique du « monde d'avant », comme elle dit... Elle a connu une vie dans laquelle on faisait tout soi-même. Elle a aimé cette petite routine : ouvrir la porte de son

magasin tous les matins, nettoyer la vitrine, déballer les cartons, ranger les rayons... et, par-dessus tout, elle aimait discuter avec chaque habitant du quartier qu'elle avait fini par connaître. Avec le temps, elle avait l'impression de faire partie d'une grande famille, dans ce quartier au cœur duquel son magasin est implanté. Et puis, elle n'a pas eu la chance d'avoir des enfants. Alors, en voir tous les jours dans son magasin, quel bonheur ! C'était un peu une consolation. Vraiment, elle ne comprenait pas – et ne comprend toujours pas – cette course à la robotisation. De plus, elle ne fait pas confiance aux robots... C'est vrai, quoi, qu'est-ce qu'ils ont vraiment dans la tête ? Personne ne le sait. Encore moins leurs concepteurs !

Samantha s'est retrouvée dans cette mentalité, car elle déteste ce monde de machines automatisées. Avoir un collègue-robot ? Quelle horreur ! Certes, elle y aurait bien vu certains avantages : déléguer à ce collègue toutes les tâches qu'elle n'aime pas faire. Le lavage du magasin, le déballage des cartons, le dépoussiérage, le tri des emballages, les inventaires... Mais elle aime, avant tout, le contact humain et les bonnes blagues. Vous avez déjà vu un robot se marrer en s'asseyant sur un coussin péteur ? Aucune chance ! Un robot n'a pas le sens de l'humour ! Du coup, elle préfère être seule dans sa boutique et s'occuper des clients elle-même.

— Farces à gogo était fait pour moi ! dit-elle avec un clin d'œil complice à Georges.

En entendant la jeune femme expliquer cela, Erick Jones hoche la tête avec véhémence. Lui aussi, il trouve ça inutile et stupide d'avoir des robots dans les enseignes !

Rectification : il a toujours trouvé ça inutile et stupide ! Du temps où il n'était pas encore en EHPAD, cette robotisation commençait à arriver dans les magasins et dans les administrations, ce qui l'horripilait au plus haut point ! C'est aussi pour ça qu'il aimait ce magasin, car il n'y avait aucun signe de robotisation, à part la caisse enregistreuse.

D'ailleurs, il a connu Rose. Une belle femme, dans ses souvenirs. Une belle brune au regard pétillant. Personne ne pouvait rester insensible face à ses yeux noisette qui vous dévisageaient avec malice !

— Je me souviens bien de votre patronne.

Samantha n'en revient pas.

— Vous la connaissez ? C'est incroyable !

— Eh oui, ma p'tite ! Cela ne me rajeunit pas ! Aaaaah, Rose... ses beaux yeux et son sourire radieux, comment oublier ? Je venais souvent ici, avant. Je venais dans cette boutique pour acheter de quoi faire de belles fêtes réussies. C'était le bon temps ! On en a fait, des fiestas !

— Ça devait être bien ! réplique la vendeuse, songeuse. Quelle chance d'avoir connu ça ! De vraies fêtes avec de vrais amis. Maintenant, on loue des robots-invités ! Nos amis les robots, tu parles ! Ce monde marche sur la tête ! Ces maudits robots sont partout...

— Moi, j'aime bien les robots..., intervient alors Georges d'une petite voix.

Il ne comprend pas vraiment la réaction de la sympathique vendeuse et du vieil homme.

L'enfant est habitué à cette vie au milieu des robots : le

robot-chauffeur, le robot-infirmier de l'école, le robot-enseignant qui remplace sa maîtresse quand elle est malade, le robot-compagnon, le robot-majordome, le robot-vigile... Son robot préféré, c'est celui qui range sa chambre : le robot ménager. En deux temps trois mouvements, il a refait le lit, remis les jeux et les jouets dans les bonnes boîtes, passé l'aspirateur... En revanche, il déteste le robot-baby-sitter. Avec lui, on ne peut rien faire, contrairement à sa mamie ! En plus, on ne peut pas discuter, inutile d'essayer de négocier. La douche, le repas, le lit... et hop, faut que ça droppe !

Un doigt sur les lèvres, Georges réfléchit. Et si monsieur Jones avait raison ? Et si une vie sans boîtes de conserve automatiques était plus sympa ?

Le vieil homme s'apprête à lui dire quelque chose à ce sujet quand il remarque soudain un détail dans le tatouage de la vendeuse. Il s'approche petit à petit d'elle, et réalise qu'il s'agit d'une colombe. Elle est tatouée dans le feuillage de l'arbre, dans le creux de son avant-bras. Il faut vraiment avoir le coup d'œil pour s'en rendre compte.

— Ah, ben ça alors..., murmure-t-il. Dites voir, mademoiselle...

Il n'a pas le temps d'exprimer le fond de sa pensée. Soudain, une annonce retentit dans la rue : « Avis à toute la population ! Avis à toute la population ! »

— La brigade ! s'exclame la vendeuse.

« Ce matin, à l'EHPAD privé Albert Schweitzer à La Bassée, un résident de celle-ci, âgé de 95 ans, a enlevé un petit garçon. Le ravisseur mesure environ 1,72 m. Il a les cheveux

blancs, les yeux bleus, une moustache blanche et la peau claire. Le garçon en question se prénomme Georges. Il est âgé de 8 ans, il mesure environ 1,36 m. Il a les cheveux noirs, il porte des lunettes avec des branches jaune fluo. Il a les yeux verts avec une peau assez claire. Si vous rencontrez au moins l'une de ces deux personnes, rapprochez-vous immédiatement d'un robot de l'ordre ou prévenez la police au 17 ! »

Erick et Georges se regardent. Ils se rappellent les robots de l'ordre devant l'aéroport. Ce sont eux qu'ils recherchaient. Ou plutôt, le ravisseur d'enfants, Erick Jones !

— Eh, mais qu'est-ce qu'ils racontent ? se fâche le vieil homme. Je ne t'ai pas enlevé !

— Je... je ne comprends pas ce qui se passe, lui répond Georges, la voix tremblante de peur. Ça doit être ma... ma maîtresse qui leur a raconté ça...

Le vieil homme sent la colère monter en lui. La vendeuse, quant à elle, a reculé.

— Je m'en vais leur dire leurs quatre vérités, moi ! explose Erick Jones. Y'en a marre de cette foutue société qui nous surprotège ! Ça fait presque cent ans que je vis et j'ai jamais vu ça ! On dirait que tout le monde a un garde-chiourme, maintenant ! Je ne vais pas me laisser marcher sur les pieds par des boîtes de conserve ! Non, mais ! Quant à ta maîtresse d'école, elle n'a rien compris, celle-là !

Georges le tire par la manche.

— Vous ne devez pas y aller, m'sieur Jones ! Ils vont vous faire du mal. Vous êtes comme un coupable pour eux... Je vais aller leur parler, moi... Ils comprendront peut-être...

Samantha intervient à son tour et le stoppe :

— Il ne vaut mieux pas, mon grand. Tu es trop jeune, et ils croiront que tu es sous influence. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais (elle montre Erick Jones) il ne me semble pas être bien méchant. Malheureusement, les autorités l'ont dans le collimateur, donc, dans tous les cas de figure, ça va barder pour lui... Et là, dehors, ce ne sont que des machines. Elles ne peuvent pas comprendre. Elles sont juste programmées pour chercher et arrêter des personnes comme vous.

— Comme nous, comme nous, bougonne Erick Jones.

Il prend Georges contre lui et déclare d'une voix ferme :

— Je sais ce qu'on va faire ! Bon, mademoiselle, je m'appelle Erick, et voici Georges, le gamin dont on cause dehors et que j'aurais enlevé ! Vous avez compris que ce n'est pas vrai. Que lui et moi, on est comme cul et chemise ! En vérité, il m'a aidé à me tirer de l'EHPAD privé en question. Voilà l'histoire !

— Oui, il a raison, madame !

Samantha les observe d'un œil inquisiteur. Disent-ils ou pas la vérité ? Voilà ce qu'elle se demande.

— Je suis pour la résistance, lâche alors sans prévenir Erick Jones. J'ai remarqué votre tatouage. La colombe, le symbole de la liberté. Le symbole de la P.A.L.

La P.A.L., soit Paix, Autonomie et Liberté.

Samantha Persan plisse les yeux, tout à coup suspicieuse.

— Je peux savoir comment vous connaissez tout ça ? demande-t-elle. Vous n'êtes pas résident dans un EHPAD ?

Le vieil homme ne peut s'empêcher de ricaner.

— Vous savez, on a la télévision et les journaux Internet à l'EHPAD. Plus sérieusement, j'ai appris, là-bas, la nouvelle par les médias. Ils nous disaient : « Méfiez-vous de la P.A.L., la nouvelle résistance ! Ces hors-la-loi vous manipulent, ils essaient de vous dresser contre nous ! Contre le pays, contre la paix civile ! Ils sont reconnaissables à leur tatouage en forme de colombe. Si vous les voyez, contactez-nous ! Faites attention, ils peuvent se montrer violents envers qui n'est pas d'accord avec eux. »

Samantha a un sourire pincé.

— Je suis désolée, s'excuse-t-elle avant d'ajouter : oui, je me rappelle leur campagne de dénigrement. Les autorités envoient régulièrement des messages à la population pour nous faire passer pour des menteurs, des manipulateurs et des criminels, alors qu'on essaye juste d'y voir plus clair. C'est-à-dire essayer de comprendre pourquoi la police est-elle devenue si pressante et si inhumaine...

— Ouais, mademoiselle. Le but, c'est aussi qu'on vous dénonce si on croise votre route ! Mais ça ne marche pas avec moi, ce genre d'âneries !

— Bon, c'est d'accord, acquiesce la fille au *look* d'Indienne. J'ai bien compris que la brigade vous recherche. Je vais donc vous emmener dans un endroit sécurisé.

— Mais bien sûr, vous avez une cachette secrète ! s'exclame Georges, tout excité.

Il a l'impression d'être dans un film d'aventures.

Erick Jones regarde l'enfant avec tendresse.

— Georges est un vrai pirate, vous savez, dit-il à la vendeuse avec un air qui lui demande d'être indulgente envers son très jeune compagnon.

Samantha Persan ébouriffe avec tendresse les cheveux de l'enfant.

— Vous avez raison, ce bonhomme est une pile d'énergie ! Il aurait plu à Rose !

Puis, elle valide avec un clin d'œil complice à l'intention de Georges :

— Oui, c'est exact ! La cachette secrète de la résistance. Allez, venez avec moi !

Arrivée derrière le comptoir, Samantha ouvre une trappe située au sol. Erick et Georges entrent à sa suite. Ils descendent dans une réserve, puis, grâce à un système de mur coulissant, ils découvrent une pièce immense, où l'on pourrait inviter une centaine de personnes.

— Parfois, la technologie a du bon, leur dit Samantha.

— Combattre le feu par le feu, complète-t-il en se marrant. Ça, c'est un sacré pied de nez fait à toutes ces boîtes de conserve autonomes !

La pièce est remplie de matériel informatique et d'ordinateurs avec, sur leurs écrans, des informations sur la police robotique. C'est un endroit plein de ressources. Un petit coin de paradis pour *geeks*.

— Waouh ! s'écrie Georges. C'est gigantesque !

— Chut ! lui dit Erick Jones. Ils vont nous entendre. Je suis certain qu'ils ont l'ouïe fine, vos boîtes de conserve !

— Ne vous inquiétez pas, le rassure la vendeuse. Le

bruit se perd grâce aux vibrations parasites que diffuse cet endroit. Quant à la trappe, les robots humanoïdes de la brigade ne la chercheront pas.

Elle montre son crâne d'un geste dédaigneux.

— Ce n'est pas très illuminé là-haut !

— Ils n'ont pas de cerveau, comprend Georges en éclatant de rire. Ce sont de vraies boîtes de conserve !

— Voilà qui est bien envoyé, mon gars ! apprécie Erick Jones, qui se marre à son tour.

Samantha rigole de bon cœur avec eux avant de redevenir sérieuse :

— Bon. En principe, vous ne risquez rien, ici. Ces robots ne sont pas programmés pour pénétrer dans les sous-sols. Ils ne peuvent ni s'abaisser ni même s'asseoir. Et encore moins descendre les marches, avec leur roue. Ce serait trop casse-gueule !

— La technologie a encore ses limites, à ce que j'entends, commente Erick Jones.

— Eh oui, fort heureusement pour nous. Bref. Donc, s'ils viennent dans mon magasin, ils repartiront... sauf, bien sûr, s'ils sont accompagnés de robots-taupes. Alors, restez bien cachés ici. Et ne sortez sous aucun prétexte. C'est moi qui viendrai vous récupérer.

Erick Jones et Georges remercient la vendeuse de les avoir aidés.

Elle les regarde longuement, pince les lèvres, puis ajoute :

— On ne sait jamais ce qui peut m'arriver. Comme

j'appartiens à la résistance... Tout au bout de cette salle, il y a une sortie qui débouche sur une ruelle sombre et désertée. Si je devais être arrêtée, sauvez-vous par là.

Erick Jones s'approche d'elle et lui serre la main :

— Très bien, je comprends. Votre sacrifice vous honore. Merci encore pour votre grand service, madame !

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Jones. Si j'ai rejoint la résistance, c'est parce qu'il me paraît important de lutter pour un monde plus libre. Je ne fais que mon devoir.

Soulagé, Georges la prend dans ses bras.

— Merci beaucoup, madame ! Faites attention à vous, surtout. On se retrouve après !

Ils se saluent une dernière fois, puis Samantha Persan remonte dans la boutique.

Le temps passe. Dix, vingt, trente minutes s'écoulent.

Erick Jones et Georges sont un peu inquiets pour la vendeuse, car la police pourrait débarquer à tout moment et lui chercher des problèmes. L'enfant finit par ne plus tenir en place. Il se dirige vers l'escalier, mais le vieil homme le retient :

— Non, on reste là ! On lui obéit au doigt et à l'œil, mon p'tit gars ! OK ? *Right* ?

Dans sa voix perce l'autorité dont il faisait preuve quand il était militaire. L'enfant acquiesce et obéit avec regret. Pour le rassurer, Erick Jones le prend dans ses bras et le serre contre lui.

Pendant ce temps, au-dessus d'eux, des robots de l'ordre entrent dans le magasin et cherchent dans tous les recoins avant de s'adresser à la vendeuse.

— Bonjour, lui dit l'une des machines. Auriez-vous vu un homme âgé et un petit garçon ?

Samantha secoue la tête.

— Non, j'ai seulement vu une femme, qui est venue pour acheter des jouets pour son fils, et deux ados ont pris des pétards.

Sans prévenir, l'un des robots de l'ordre sort un scanner et l'active vers la jeune femme. Il découvre alors le tatouage sur son avant-bras.

La vendeuse de Farces à gogo appartient à la résistance ! Elle est une ennemie du pouvoir désormais et va devoir subir le sort qui est réservé à ce genre d'individus... Samantha sait qu'elle va être mise à mort sur la place publique. Courageuse et déterminée, elle fait face.

— Vous allez voir ce que vous allez voir, s'écrie-t-elle en donnant un coup violent à l'un des trois robots.

Malheureusement pour elle, ces machines sont trop bien avancées technologiquement dans la neutralisation des personnes. Elles maîtrisent la vendeuse sans effort en la frappant tellement violemment qu'elle s'évanouit presque. Puis, les robots la menottent et l'emmènent à la prison de La Bassée. Dans cet endroit, elle attendra que ses bourreaux – des robots de la milice de la Mort – viennent la chercher et l'emmènent sur la place de La Bassée, où elle sera pendue.

Erick Jones et Georges ont tout entendu. Le garçonnet, tout tremblant, en reste pétrifié, la bouche grande ouverte. Des gouttes de sueur commencent à rouler le long de sa joue.

Le vieil homme prend le petit dans ses bras. Malgré son

passé de militaire, il est sous le choc. Il déteste la violence, cela lui rappelle trop d'horreurs...

Tous deux ne font rien. Rien du tout. Ils ont trop peur. Trop peur, car ils sont recherchés. Trop peur, car ils sont vulnérables.

— Ah si je n'étais pas un vieux croûlant..., murmure Erick Jones.

Certes, il a mal vécu la guerre et il en est encore traumatisé, mais, au moins, à cette époque, pouvait-il faire face au danger. Et il aurait sauvé, à coup sûr, cette fille !

Il évacue son impuissance d'un geste de la tête et pose une main tremblante sur l'épaule de Georges.

— Viens, mon grand, lui dit-il. Il faut y aller...

Georges hésite. Il aimerait aller sauver Samantha, mais s'il intervient, les robots de l'ordre sauront qu'Erick est caché là, et il ne veut pas que celui-ci se retrouve en prison.

Il hoche la tête.

— Oui..., dit-il d'une petite voix pleine de regrets.

— Bon, réfléchit le vieil homme. Sortir de là est fastoche, mais comment va-t-on faire pour ne pas être reconnus ?

— Attendez, m'sieur Jones, j'ai une idée...

L'instant suivant, tous deux remontent rapidement dans la boutique, où ils se déguisent en utilisant tout ce qui se trouve à portée de main. Erick attrape une paire de lunettes, une perruque blond platine et une tenue d'infirmière. Georges attrape un costume d'Halloween. Avec la longue cape noire, il ressemble à un vampire !

Devant leur allure, Erick et Georges éclatent de rire. Ils se marrent tellement qu'ils en ont les larmes aux yeux et que leur peur et leur peine pour Samantha disparaissent.

Une fois leur calme recouvré, ils sortent par la porte souterraine du magasin. Le petit garçon s'enfuit en premier. Il ne risque pas grand-chose, en fait. S'il devait être repéré, il mentira tout simplement et dira que le vieil homme n'est pas avec lui.

Comme le leur a assuré Samantha, l'accès débouche sur une ruelle sombre et déserte. Une minute après, c'est au tour du vieil homme de quitter la cache. Les robots ont quitté les environs du magasin, mais la menace plane toujours : les forces de l'ordre robotisées rôdent à leur recherche dans la ville de La Bassée.

Chapitre 7

Combat de coqs

Malgré leur déguisement, Erick Jones et Georges gardent leurs distances en toute discrétion pour ne pas être reconnus. Au bout d'un moment, les deux comparses se débarrassent de leur tenue et continuent leur périple en priant pour ne pas être reconnus.

— Je sais où on va aller ! s'exclame tout à coup Georges. Un endroit où mes parents devaient m'emmener !

— Un endroit où ils devaient t'emmener ? répète Erick Jones. Ça n'a pas pu être possible ?

Georges hausse les épaules :

— Ben, non. Encore une fois, ils étaient trop occupés par leur travail. Matéo m'en a parlé, ça devrait vous plaire. Là-bas, il n'y a pas vraiment de machines ! En plus, ça va nous changer les idées et on pourra s'y nourrir tout en passant inaperçus.

— OK, let's go, mon p'tit gars !

Encore une fois, ils prennent le bus automatisé et arrivent, cette fois, devant une fête foraine.

Erick adore les foires et les fêtes foraines. Quant à Georges, il est ravi de pouvoir s'amuser un peu – après tout, il est encore un enfant ! Matéo ne lui a pas menti, cet endroit est génial !

Le vieil homme et le petit garçon se mêlent à la foule avant de se découvrir un point commun : ils adorent les bonbons ! Leurs friandises préférées sont les chouchous, les barbes à papa, les pommes d'amour... et les chiques à la fraise !

Erick adore l'ambiance de cet endroit, cela lui rappelle les foires d'antan. En plus, il n'y a pas un seul robot ici. Quelle délivrance !

Après s'être bien amusés aux manèges et aux divers jeux proposés, les deux amis s'octroient une pause en commandant de nouvelles friandises à un stand tenu par un jeune garçon d'à peine dix-huit ans. Erick lui passe commande un peu sèchement, ce qui énerve le vendeur, apparemment très colérique.

— Tu peux répéter, vieux croûton ? réplique-t-il. J'ai pas entendu !

Ne supportant pas l'idée d'être réduit à son âge très avancé, Erick Jones a son sang qui ne fait qu'un tour !

— Qu'est-ce que tu as dit, jeune coq imbécile ?

Le vieux croûton et le jeune coq se regardent en chiens de faïence, prêts à dégainer... Ambiance western ! Les badauds s'arrêtent et observent la scène.

Le vendeur, qui ne veut pas perdre son boulot, se la joue profil bas avant de dire, mauvais, à Erick :

— Viens derrière le stand ! On va régler ça entre hommes !

Georges n'a pas bougé, effrayé par la situation.

Et s'il arrivait quelque chose à Erick ? Que deviendrait-il ?

Le vieil homme et le jeune homme se retrouvent derrière le stand, à l'abri d'éventuels spectateurs. Seul, Georges les voit. Il fait le guet. Les deux belligérants se rapprochent peu à peu en se défiant du regard. Plus le jeune homme se rapproche d'Erick, plus il sent cette odeur de gâteau au chocolat qui émane de ce vieux bonhomme.

Mince ! Cette délicieuse odeur lui rappelle le gâteau au chocolat de son enfance, celui que sa mamie – aujourd'hui décédée – lui confectionnait pour son goûter. Il est troublé. En plus, ce vieux lui rappelle son grand-père.

Il sent ses jambes s'alourdir et ses poings se desserrer. Mais qu'est-ce qu'il lui a pris ? Il ne peut quand même pas frapper ce grand-père !

Tant pis, il baisse la garde et s'apprête à encaisser les coups sans broncher. Il fixe d'un regard hypnotique le vieil homme s'avancer vers lui.

Erick continue à s'approcher du petit con du stand de friandises. C'est bien sa veine de tomber sur un jeune coq qui veut se battre, lui, qui déteste la violence ! Dans sa tête, se superposent des images de lui lorsqu'il était jeune. Oui, c'est vrai, lui aussi, a été un jeune con, prêt à sortir les poings au moindre prétexte. Mais ça, c'était avant de se battre pour de vrai au front quand il a connu la guerre.

Erick s'immobilise, troublé, également. Il zyeute le gamin. Il le trouve attachant finalement. Il n'a pas envie de lui mettre une raclée.

Quoique..., réalise-t-il avec ironie. *À quatre-vingt-quinze ans, c'est moi qui vais prendre une raclée.*

Ses poings se desserrent.

Les deux hommes sont toujours face à face. Autour d'eux, les bruits de la foire sont perceptibles comme une douce musique : rires des enfants – heureux de faire des tours de manège –, cris des gens, heureux de se faire des frayeurs sur les montagnes russes ou heureux de sortir du train fantôme, tirs de carabines... L'ambiance est à la fête.

Georges a cessé de faire le guet. Il fixe monsieur Jones et le vendeur. Il craint le pire : tous deux ne bougent plus ! En effet, les belligérants ne peuvent se quitter des yeux, ils sont attirés comme deux aimants. Il y a comme une complicité entre eux...

Erick finit par prendre la parole :

— Bon, on laisse tomber cette bagarre ? T'as une tête sympa, j'ai pas envie de l'abîmer. On va se boire une bière ?

Georges déglutit tout à coup paniqué.

Qu'est-ce que cela va entraîner comme répercussions ? Et si Erick devenait ami avec ce garçon et le préférerait à lui ? Fort heureusement, le vieil homme ne l'oublie pas et l'appelle à le rejoindre. Tous trois se présentent. Ce jeune homme s'appelle William Timo. Quant à Erick Jones, il caresse l'idée de donner à Georges et à lui un faux prénom, au cas où... La seconde suivante, il se ravise. Il sent qu'il peut faire confiance au vendeur. Les présentations faites, William et Erick se dirigent vers une buvette, tenue par un stand voisin. Georges les suit, un peu à reculons : ils doivent rester discrets et ne pas se faire repérer... En plus, ce William Timo ne le rassure guère...

Quelques instants plus tard, les voici tous trois attablés.

Devant une bière fraîche, Erick fait à William le récit de son aventure. Georges, lui, sirote sa grenadine et n'ose pas intervenir. Il les écoutent attentivement, sentant poindre une once de jalousie face à cette complicité naissante. Erick raconte ses aventures avec enthousiasme alors que William boit ses paroles :

— Ah, Erick ! C'est incroyable ! J'en reviens pas, tu t'es barré de ton fichu EHPAD ! Franchement, je ne sais pas si c'est du courage ou de l'inconscience. Mais en tous cas, tu m'rappelles quelqu'un qui a beaucoup compté dans ma vie. Lui aussi, il avait un grain de folie !

William dit à Erick qu'il ressemble beaucoup à son grand-père. Âgé de 64 ans, ce dernier est le seul membre de sa famille qu'il lui reste. C'est ce grand-père qui l'élève d'ailleurs.

— Alors, prends-en soin, lui dit Jones, et écoute ses conseils.

Puis il éclate de rire et donne une tape amicale dans le dos de Georges :

— Pour revenir à notre histoire, en vérité, précise-t-il, c'est ce p'tit bonhomme-là qui a un grain de folie, puisque c'est lui qui m'a proposé de ficher le camp !

William est impressionné.

— T'es aussi très courageux ! lui dit-il. Bravo ! Moi, jamais je ne laisserai mon grand-père dans ces endroits !

— Merci..., lui répond Georges du bout des lèvres, avant d'ajouter : vous avez raison pour votre grand-père. Les EHPAD, même s'ils sont privés, c'est pas terrible, et ça donne pas envie d'y habiter...

Erick et William embrayent et discutent de la société, se trouvant encore des points communs.

— Je déteste ce monde dirigé par les robots, affirme William. C'est pour ça que je bosse dans ce parc. Au moins au milieu des manèges et des rires des gens, on peut oublier ce monde pourri. Ici, y a pas de robots pour servir les clients, ni les faire entrer dans les manèges...

— Et c'est tant mieux !, approuve Jones.

Georges reste silencieux. Il ne sait pas trop quoi penser. Autant, il aime bien les machines et les trouvent utiles, autant il est vrai que sans, c'est quand même plus sympa...

— Tout comme mon grand-père, lâche William. Bon, allez, je vais vous aider, car si vous êtes recherchés, je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de vous promener dans cette foire. Suivez-moi ! Peut-être qu'on vous attend déjà à la sortie.

Il les ramène à son stand de friandises. Il offre à Georges un sac de bonbons puis le guider incognito jusqu'à la sortie réservée aux forains.

Chapitre 8

La fin du chemin

Erick et Georges se trouvent à la sortie de la fête forraine au moment où passe un bus automatisé.

— Je sais où je vais t'emmener, p'tit gars ! s'exclame soudain le vieil homme.

— OK, let's go ! Je vous suis, m'sieur Jones !

Ils montent aussitôt dans le véhicule et descendent, quelques minutes plus tard, en centre-ville.

Ils passent par de larges rues commerçantes puis par l'immense route principale de la ville. Celle-ci se constitue de deux voies : une au ras du sol pour les voitures électriques et l'autre, suspendue très haute au-dessus pour les voitures volantes. Transparente, se fondant dans le ciel, cet axe indique la route aux véhicules suspendus dans les airs.

Le vieil homme et l'enfant rejoignent un autre parc. La Bassée ayant connu une croissance économique et démographique conséquente, les parcs originels étant noir de monde. La ville a donc décidé d'en aménager plus d'où leur nombre conséquent.

Tandis qu'ils entrent dans l'espace de verdure, un vendeur de fruits et légumes, assez âgé, les observe attentivement. Soudain, il les reconnaît ! Il demande immédiatement au vigile robotisé de les scanner et de contacter

la police. Une fois le scan terminé, des lumières rouges illuminent le robot. Les autorités sont prévenues !

Inconscients du danger, Erick et Georges remontent la longue allée bordée de bancs et de cerisiers roses du parc. Ce dernier dispose d'un étang avec, dedans, de beaux poissons et des carpes koï. Ce parc est le premier de la ville. Il a juste bénéficié de quelques rénovations au fur et à mesure des années.

Ce lieu n'est pas n'importe lequel pour Erick Jones. C'est celui où il a demandé Louise en mariage. Une fois assis sur un des nombreux bancs de l'endroit, le vieil homme, encore habillé des vêtements fournis par l'EHPAD décide de raconter cet épisode de sa vie à Georges.

— Je me souviens encore de ce jour où je l'ai demandée en mariage. C'est comme si c'était hier. On avait fermé la boulangerie après une journée sacrément bien remplie ! La boutique avait été blindée toute la journée. On avait bien besoin de prendre un peu l'air et de se retrouver rien qu'à deux. Avec la boulangerie, on trimait comme des fous, Louise et moi. Ce rythme nous permettait pas souvent de passer des moments à deux. Alors, après le boulot, on aimait bien venir dans ce parc. Il n'a pas trop changé, ce qui, d'une certaine manière, est réconfortant...

Georges l'écoute avec beaucoup d'attention. Il trouve son histoire magnifique. En quelque sorte, il admire Erick pour tout ce qu'il a fait dans sa vie.

Autour d'eux, des piaillements d'oiseau, des aboiements de chien et le chant des grenouilles de l'étang se mêlent au son des hologrammes publicitaires, aux zon-zon des voitures volantes et aux échos électriques des machines alentours.

La vie grouille autour des deux amis, telle une fourmilière. Des gens discutent. D'autres jouent avec leur chien et leurs enfants ou se baladent. Personne ne prête attention à Erick et à Georges, comme si tous deux étaient de la même famille, comme s'il s'agissait d'un grand-père et de son petit-fils qui discutaient.

— M'enfin, bref ! Louise et moi, on s'était promené, main dans la main, dans cette même allée sur laquelle on marche. On s'était assis sur ce banc là, à l'ombre de ce cerisier japonais. De ce banc, on voyait l'étang. Louise adorait y lorgner les poissons, ça l'apaisait. Louise était encore plus belle quand elle était plongée dans ses rêveries. Ce jour-là, je me souviens qu'elle était assise à côté de moi, lasse de sa journée mais contente du travail accompli. Je sentais sa petite pogne frôler la mienne. Je pensais que j'avais de la chance d'avoir rencontré cette gonzesse. Le futur ne m'a jamais démenti ! Elle était tellement belle ! Je voulais que ce moment dure toujours. Alors, je l'ai regardé dans les yeux et je lui ai dit comme ça : « Louise, tu voudrais pas devenir ma régulière ? Je veux dire pour de vrai, quoi... On est drôlement bien tous les deux. Tu veux pas devenir ma femme ? »

Il laisse passer un blanc, comme s'il revivait la scène et était de retour à côté de son amour, puis reprend :

— Elle était très émue. Je voyais ses yeux briller, son menton trembloter... Elle a accepté tout de suite ! Je me souviendrai toujours de ses mots : « Oh oui, grand fou ! Je veux t'épouser ! » Assis côte à côte sur ce banc, on imaginait déjà une grande fête de mariage.

— Et ç'a été une grande fête ? veut savoir Georges, tout excité par cette belle histoire.

— À ça, tu peux me croire mon gars !

Erick l'amène sur son banc où tous deux s'y assoient.

— Comme tout couple marié, je dirais que c'était le plus beau de tous les mariages. À mes yeux, il fut magnifique. Nous étions très amoureux et très élégants. Je portais un costume trois pièces blanc, et elle, ma Louise, une belle robe de princesse. Celle de ses rêves de gamine. À son bras, j'étais fier comme un paon ! J'ai passé un moment magique...

— Ça l'air trop bien de se marier monsieur Johns ! s'émerveille Georges. J'aimerais bien me marier un jour !

Le vieil homme lui ébouriffe les cheveux.

— Eh, eh oui ! C'est la plus belle chose qui me soit arrivée... Je souhaite que tu vives aussi la même chose ! Comme tu le sais, ma femme et moi, avons travaillé dans une boulangerie, et celle-ci appartenait aux parents de Louise. On habitait au-dessus. C'est vers mes trente ans que les robots ont commencé à être construits et commercialisés...

Il sourit.

— Ils n'étaient pas aussi développés que maintenant et nous n'étions pas embêtés.

— Et après ? lui demande Georges.

Il est curieux et veut connaître la suite.

— Eh bien, pendant la vingtaine d'années qui a suivi, tout se passait bien, on travaillait toujours dans cette boulangerie, mais les robots étaient de plus en plus présents, tellement qu'un jour l'un d'eux est venu nous assister. Une idée des pa-

rents de Louise. Mais deux mois après qu'il soit arrivé dans la boulangerie, il s'est passé un drame...

Les larmes d'Erick commencent à couler. George lui passe la main dans le dos pour le réconforter. Fort de cette marque de soutien, le vieil homme continue son récit :

— Le robot s'occupait d'une fournée de croissants et de pains au chocolat pour la journée. Moi et Louise, nous étions dans la boutique pour disposer le pain, les gâteaux et les petits bonbons que les gamins avaient l'habitude de venir acheter après l'école. C'est alors qu'une odeur de brûlé se fit sentir. Louise alla jeter un coup d'œil. Le robot ne fonctionnait plus, il avait laissé les viennoiseries dans le four. Tout commençait à brûler. Louise resta pour éteindre le feu. Malheureusement, il était impossible à maîtriser, alors elle sortit. Mais, c'était trop tard, elle avait respiré des fumées et des gaz toxiques...

Ses larmes ne s'arrêtent pas. Sa voix tremble.

— Je l'ai amenée à l'hôpital, elle est restée trois jours, les plus longs de mon existence. La pauvre même, elle est décédée, et je me suis retrouvé seul. Alors, avec mes économies, j'ai décidé de m'offrir une retraite au calme dans un EHPAD... Le temps a passé, la douleur aussi.

Il sèche ses joues et ses yeux du revers de la main.

— Il ne me reste que la tristesse, et le sentiment d'un immense gâchis... D'abord, la guerre, puis ces foutues machines ! Et me voilà, là, aujourd'hui, après toutes ces années, avec toi.

Georges le prend dans ses bras, et lui dit :

— Vous savez, m'sieur Jones, je pense que vous êtes le

meilleur ami que je pouvais avoir... J'aurais bien aimé vous avoir comme papa... Et votre Louise aurait été une super maman, j'en suis certain !

— Hum ! Voyons mon p'tit gars, tes parents sont de bons parents ! Ils ne le montrent peut-être pas mais, au fond d'eux, ils t'aiment plus que tout, car c'est ça être parent. Ils ont un travail, et alors ? C'est pour te nourrir et te gâter qu'ils y vont. Tu comprends ?

Il acquiesce en silence, comme s'il essayait d'intégrer et d'apprécier le sens des propos du vieil homme. Ce faisant, les larmes lui montent aux yeux. Il se rappelle des bons moments passés avec son père et sa mère, car malgré leur travail et leurs absences, il y en a eu...

— Au fait, s'interroge-t-il, soudain. Pourquoi vous n'avez jamais eu d'enfants Louise et vous ?

— Ah... Malheureusement, Louise ne pouvait pas en avoir. On a essayé plein de techniques, mais rien n'y a fait... Il y en avait d'autres, sauf qu'on ne les a pas explorées... On était en train de voir ce que ce monde devenait, et on n'a pas voulu balancer un môme dedans ! Même si on aurait été très heureux de le voir grandir à nos côtés. Bizarre, pas vrai ?

— Non, je ne trouve pas ça bizarre. Au contraire, m'sieur Jones !

— Eh, eh. Sacré toi ! Tu sais mon garçon, avoir quelqu'un qu'on peut aimer c'est génial, mais, à cause de ce monde et de ce qu'il est devenu, ça me paraît devenu pratiquement impossible. Avec tous ces robots, toute cette technologie et ces nouvelles lois, on ne peut pas se regarder et

se dire que l'on s'aime. La vie doit être réservée au travail et pour satisfaire l'état tout en remplissant ses poches et celles des entreprises. Maintenant, on ne peut pas passer du bon temps avec ceux qu'on aime...

— Oui, comme mes parents...

Erick Jones donne une tape amicale sur l'épaule de l'enfant.

— Ne sois pas triste, tu es un môme génial ! Ne laisse personne en douter ! C'est grâce à des gamins comme toi que je reste debout et que je ne baisse pas les bras. Il y a de l'espoir pour l'avenir.

Georges baisse la tête, bien embêté :

— J'aimerais dire que tout le monde est comme ça mais, je crois pas, vous savez monsieur Jones. Vous savez, avant vous, je n'ai pas eu vraiment d'amis. À part Matéo, et j'ai fait une superbe rencontre. Mais comment devons-nous faire maintenant que vous vous êtes échappé ?

— Je n'en sais rien, mon bonhomme. À mon âge, on ne se concentre plus sur l'avenir mais sur le moment présent. Si tu fais pareil, je ne te promets pas d'avoir la meilleure des vies, mais, au moins, tu te seras amusé. Comme tu le sais après ce que je t'ai raconté, on ne sait jamais de quoi est fait le futur et ce qu'il peut te lâcher sur le coin du nez...

Le petit nez de l'enfant se retrousse et Georges affiche une mine de défiance.

— Je me fiche de ce qui peut m'arriver, maintenant que je suis avec vous, Erick !

À cet instant, des silhouettes apparaissent de part et

d'autre du parc, puis elles se rapprochent. Le vieil homme et l'enfant peuvent les distinguer : ce sont les robots de l'ordre.

Sept tas de ferraille de deux mètres de haut se dressent devant eux.

— Mince ! Ils nous ont retrouvés! s'écrie Georges en sautant du banc.

Erick Jones regarde les robots en silence, sans paraître surpris. Il lève la tête vers le ciel et repère un drone qui fait du surplace. Le fuyard se tape les cuisses, du plat des mains.

— Bon, pour notre voyage à travers le monde, mon bonhomme, c'est râpé !

— Je ne comprends pas pourquoi ils vous veulent du mal, lui dit Georges qui n'a pas saisi où son ami veut en venir.

Erick ne lui répond pas. Il se lève à son tour et avance de son pas lent vers ces policiers de métaux sans compassion. Georges le fixe, les yeux plein de larmes, réalisant enfin ce qui va se passer : son ami a décidé de se rendre !

L'enfant se précipite vers le vieil homme, lui attrape le bras et, tout en pleurant et en s'agrippant à lui, le supplie :

— Non, ne partez pas ! Ne me laissez pas tout seul !

— Georges, vis ta vie. Ne te soucie pas d'un vieux croûton comme moi...

Erick Jones a lâché ces mots avec tristesse et désespoir comme si c'était la fin de son existence.

Le visage plein de larmes, Georges tente de le retenir :

— M'sieur Jones, restez, s'il vous plaît !

Le résident de l'EHPAD n'a pas le temps de réagir aux suppliques de l'enfant, les robots l'encerclent pour qu'il ne

s'échappe pas. Ce que, de toute manière, Erick Jones n'a pas l'intention de faire. Il accepte son sort. Un robot de l'ordre écarte Georges froidement. L'enfant se défend avec hargne, il frappe les machines de toutes ses forces en criant :

— Non, c'est mon ami ! Laissez-le tranquille !

Malheureusement, il n'est pas de taille.

— Arrêtez de vous débâter et restez en dehors du danger, lui dit la machine de sa voix monocorde tout en le portant à l'écart.

Georges pleure à chaudes larmes.

— Non, laissez-le ! hurle-t-il.

Erick Jones lui lance un clin d'oeil.

— Ne t'en fait pas !

Une machine l'attrape par les épaules tandis qu'une autre lui prend les poignets. Au bout de ses bras, cette dernière possède des menottes électromagnétiques qui se referment automatiquement sur son prisonnier.

— Non ! Lâchez-le ! Laissez-le tranquille, il est gentil ! continue de s'égosiller Georges toujours en pleurant.

— Ne t'inquiète pas pour moi, OK, mon bonhomme ? Ça va aller, le rassure calmement le vieil homme.

— Non, ne me laisse pas seul !

— Tu ne seras jamais seul. Je serai toujours avec toi dans ta mémoire et dans ton cœur.

Georges ne l'entend pas de cette oreille :

— Laissez-le, c'est de ma faute ! ordonne-t-il aux machines en se débattant comme un beau diable. Il ne m'a pas enlevé ! C'est moi qui...

Une plaque de métal magnétisée sort du robot et se referme sa bouche, le bâillonnant sans pitié.

— Tais-toi, lui intime la machine. Tu n'as pas la parole. Tu es la victime, tu dois juste écouter. À présent, il va être jugé, et nous avons des preuves accablantes ! Donc, pas d'inquiétude, il ne te fera plus de mal.

L'un des policiers de métal s'approche d'Erick Jones et le toise de toute sa hauteur.

— Monsieur, Erick Jones, déclare-t-il, vous êtes jugé pour kidnapping lors d'une visite scolaire. Il y a douze témoins dont une adulte, vous êtes donc exposé à une peine de quinze ans ferme et cinq ans avec sursis.

Un clapet au niveau de son torse s'ouvre sur une lumière verte. Celle-ci semble scanner le vieil homme. Puis une voix autoritaire s'élève :

— Coupable ! annonce-t-elle, sentencieuse. Nous allons vous emmener en cellule en attendant que votre procès soit confirmé devant une cours d'assise non robotisée.

* * *

Impuissant, Georges regarde les robots de l'ordre partir avec Erick Jones. Il ne peut plus ni parler, ni bouger. Il voudrait crier, mais cette maudite plaque de métal l'en empêche. La peur le tétanise. Il se sent tellement petit et fragile face à ces colosses métalliques. Les larmes continuent à ruisseler sur ses joues tandis que les robots emmènent Erick Jones. Il regarde celui qu'il aurait aimé avoir comme père le quitter.

Maintenant, il se sent seul. Cette rencontre était plus

une adoption qu'un kidnapping. N'importe quoi ces robots ! La vie est vraiment injuste !

Alors que Georges voit s'éloigner à jamais Erick Jones, il entend une voix familière l'appeler :

— Mon petit Georges ! Ah, te voilà enfin !

Il aperçoit sa maîtresse qui accourt vers lui.

Madame Dotremont ? Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là ?

Son institutrice lui fait des grands gestes. Toute rouge, elle continue de crier son prénom. L'enfant se dit qu'elle ne devrait pas courir comme ça, elle est vraiment ridicule !

L'institutrice, essoufflée, arrive devant Georges.

— Je...je pensais, balbutie-t-elle en reprenant son souffle, qu'on ne te retrouverait jamais ! J'ai eu la peur de ma vie. Je pourrais être renvoyée pour ça ! Fort heureusement, un citoyen bien attentionné t'a vu avec ce vieux fou et les autorités ont pu te libérer ! Ah, quel bonheur de te retrouver mon petit Georges !

Elle lui explique qu'elle a appelé les forces de l'ordre et qu'elle a averti ses parents. Ils sont très inquiets. Georges sent la colère monter en lui. La plaque de métal se détache et tombe au sol, inerte, permettant à l'enfant de s'exprimer enfin.

— Pourquoi vous avez fait ça ? explose-t-il. Ce n'est pas juste !

— Mais il t'a enlevé, Georges, lui dit-elle. Voyons, il ne faut pas prendre la défense des gens méchants, ce n'est pas bien !

— Il ne m'a pas enlevé, pleure l'enfant, c'est mon ami ! Et monsieur Jones n'est pas une personne méchante...

Madame Dotremont prend un air sévère.

— Mon garçon, le réprimande-t-elle, tu sais, tu ne peux pas être ami avec quelqu'un de beaucoup plus âgé que toi ! Tu dois comprendre que cette personne t'a retourné la tête. C'est évident. Dans le cas contraire, tu t'en doutes bien, tu n'aurais pas ce discours là.

Au loin, dans le ciel, s'approche une voiture noire.

Georges la reconnaît : c'est celle de ses parents. Il la fixe, et comprend que, pour Erick, c'est fini. Il finira en prison sans qu'il ne puisse faire quoi que ce soit, car ses parents et sa maîtresse ne croiront pas en son innocence et diront le contraire.

Le véhicule atterrit à l'entrée du parc. La seconde suivante, son père et sa mère en descendent. Au même instant, les robots de l'ordre passent à leur niveau avec leur prisonnier. Les parents de Georges sont comme des statues en voyant la personne qui a pris leur enfant.

Le garçon secoue la tête, dépité.

Il ne comprend pas pourquoi ils sont tous effrayés par Erick Jones. Il n'a fait aucun mal !

Madame Dotremont s'approche de ses parents avec un grand sourire de satisfaction :

— C'est fini, votre enfant est en sécurité maintenant. Vous n'avez plus à avoir peur, il n'a plus rien à craindre.

La maman de Georges est soulagée :

— Merci de nous avoir prévenus à temps, vous avez sauvé notre fils de cet homme ignoble !

Dès que ces mots parviennent aux oreilles de Georges, c'est comme un déclic. Il a aidé Erick à retrouver une partie de sa jeunesse, mais en contrepartie, il perd sa liberté. Quelle injustice ! Et quelle culpabilité...

Il file vers son père et sa mère.

— Maman ! se fâche-t-il. Comment peux-tu dire une chose comme ça sur quelqu'un que tu ne connais même pas ? Je me suis beaucoup plus amusé avec lui en une journée qu'avec papa et toi en huit ans ! Monsieur Jones, lui, il me comprenait, contrairement à vous ! Pourquoi le faire aller en prison alors que tu ne sais même pas qui il est !

Son institutrice intervient, agacée.

— Tais-toi, Georges ! Comment oses-tu parler à tes parents comme ça ! C'était le but de cette mauvaise personne de te retourner le cerveau, donc seuls, nous, les adultes, savons vraiment ce qu'il t'a fait ! Et tu ne réponds pas à tes parents !

— Madame Dotremont a raison..., intervient sa mère destabilisée par le tour que prend les retrouvailles avec son fils.

Georges ne peut s'empêcher de la contredire, et, donc, de répondre.

— Donc tu sais ce qu'il m'a fait ? Donc, tu sais qu'il m'a emmené dans une fête foraine, qu'il m'a emmené dans un magasin de costumes et de farces et attrapes, et qu'il m'a aussi emmené manger une barbe à papa et une glace ? C'est exactement ce que vous n'avez pas réussi à faire avec moi en huit ans !

Ses parents n'apprécient pas son discours, et, cette fois-ci, c'est son père qui le réprimande :

— Qu'est-ce que ton institutrice t'a dit ? Tu n'es encore qu'un enfant, et, donc, facilement influençable. C'est pour ton bien qu'il a été arrêté, on ne sait pas ce qu'il avait derrière la tête, et surtout pas toi ! Allez, Georges, rentrons...

En entendant les propos de son papa, Geroges se prend à douter. Et si... ?

Non ce n'était ni rêve ni, une illusion, ce qu'il a vécu est bien réel, et il compte le faire savoir à tout le monde !

En traînant les pieds, il suit ses parents et rentre dans la voiture qui prend les airs pour rentrer chez eux. Pendant le trajet, dans l'habitacle, pas un bruit. Les parents du garçonnet s'en veulent de ne pas croire leur fils, mais ils font se qui leur semble le mieux pour leur enfant...

Chapitre 9

Trop, c'est trop !

Depuis l'emprisonnement d'Erick, la famille de Georges est déchirée. Le froid règne dans la maison, le petit garçon ne parle à personne, il ne veut plus. Quant à ses parents, ils sont déçus de son comportement. L'enfant est dans sa chambre, il prépare son sac à dos. Aujourd'hui, il n'ira pas à l'école : il a décidé de partir de chez lui ! Il n'en peut plus de cette société ! Il est exaspéré par tous ces gens qui ne croient pas en lui et qui se fient à des robots et à quelques personnes qui pensent avoir raison sans rien savoir.

Sa décision est prise : il s'en va !

D'abord, il va aller voir Monsieur Jones en prison ! Il a préparé un plan pour le libérer. Ensuite, il retournera en vadrouille avec Erick, le seul véritable ami qu'il a eu et qu'il n'aura jamais.

Il y a bien Matéo, mais avec lui, ce n'est déjà pas pareil. Dernièrement, il s'est trouvé une copine. Si bien qu'il commence à s'éloigner de lui, même s'ils gardent le contact.

Il chasse Matéo de ses pensées et revient à Erick Jones.

Cette fois, ils prennent vraiment l'avion et iront dans d'autres pays ! Ainsi, ils découvriront le monde où ils finiront bien par trouver une meilleure société que la sienne !

Trop, c'est trop !

Le petit garçon en veut terriblement à son institutrice. Hier, en classe, il a encore tenté de tout lui expliquer. Il a essayé de la convaincre, poliment cette fois, de son amitié avec Erick.

— Madame, lui a-t-il dit, je vois votre mécontentement, mais, mettez-vous à ma place : vous rencontrez une personne avec qui vous avez fait connaissance et vous devenez inséparables. C'est qu'il y a bien une raison, non ? S'il vous plait, laissez une chance à monsieur Jones...

Malheureusement, elle n'a rien voulu savoir, pensant toujours que le vieil homme lui a retourné le cerveau.

— Elle raconte n'importe quoi ! s'énerve Georges en quittant sa chambre.

Madame Dotremont n'est vraiment rien d'autre qu'une personne sans cœur. C'est un monstre !

Arrivé au rez-de-chaussée, ses larmes jaillissent.

Erick va finir ses jours en prison, ce n'est pas juste !

Mais que peut-il faire pour éviter ça ? Rien du tout !

Matéo, lui, le croit mais il ne peut rien faire. Sa parole ne sera pas prise en compte par la justice parce qu'ils sont amis.

Sa mamie, aussi, le croit. Malheureusement, là aussi, son témoignage ne sera d'aucune aide, car, désormais, à cette époque la justice décide quelles catégories de personnes peuvent témoigner. Et, bien sûr, les mineurs et les personnes âgées sont exclues de tous témoignages car ils sont considérés n'être pas assez intelligents pour défendre quelqu'un, les personnes âgées étant cataloguées trop séniles...

Seuls, ses parents pourraient intervenir en faveur de son

ami. Ils pourraient changer les choses, car cela concerne leur fils. De ce fait, ils ont le droit d'annuler le jugement.

Ah, si seulement ils le croyaient !

Son père et sa mère pensent toujours qu'Erick l'a kidnappé et qu'il l'a manipulé. Ils ne veulent pas le croire quand il leur dit que monsieur Jones est gentil et qu'il ne l'a pas enlevé. S'il arrivait à les convaincre avant le procès, ils pourraient faire entendre devant la cour de justice non robotisée qu'Erick n'a rien fait et qu'il doit retrouver sa liberté.

Mais Georges sait qu'il lui est impossible de compter sur eux. S'il va lui demander de l'aide, sa mère va lui dire, à coup sûr : « Tu ne vois pas que je suis occupée ! ». Quant à son père, lui aussi il est trop occupé. S'il n'est pas parti au volant de son camion, et il est sur son ordinateur à travailler sur ses parcours de livraison. Sur et certain qu'il lui dirait un truc du genre « Va en parler à ta mère, je n'ai pas le temps ! » Et la boucle serait bouclée...

Le petit garçon est terriblement déçu. Ses parents n'ont jamais été présents pour lui. En plus, ils ne veulent même pas l'écouter ! L'enfant se demande s'ils l'aiment vraiment. Au moins, Erick l'écoutait et s'occupait de lui.

Les épaules basses, il sort tristement de chez lui pour aller retrouver Erick Johns en prison et le tirer de là. Il entend la porte d'entrée de la maison s'ouvrir brusquement derrière lui et des cris monter :

— Georges ! Georges !

Sa mère accourt, en pleurs. Son père la talonne.

C'est la première fois que Georges les voit dans cet

état ! Ils ont l'air vraiment inquiet. Ce qui le touche. Il a tellement rêvé avoir des moments de tendresse avec ses parents... Un câlin au réveil, un geste affectueux, une parole gentille... Il a même rêvé que sa mère lui donne du "mon petit lapin" ou du "mon trésor".

— Georges, mon trésor, qu'est-ce que tu fais ? lui dit sa mère en le prenant dans ses bras. Pourquoi tu pars avec tes affaires ?

Le cœur de l'enfant manque un battement.

Mon trésor ? Il a bien entendu ? Et sa mère le prend dans ses bras ?

Incroyable !

Oui, mais ça ne suffit pas.

Georges sent les larmes lui monter aux yeux.

— Je sais bien que je vous dérange. Vous n'avez pas le temps de vous occuper de moi. Et depuis que mon ami Erick a été arrêté, je vois bien que je vous embête avec mes histoires.

— Mais, enfin, Georges, intervient son père en s'agenouillant à son niveau. Qu'est-ce que tu racontes ? On a eu tellement peur de t'avoir perdu, de ne plus te revoir. Si tu savais comme tu nous a manqués ! Tout ça à cause de ce Jones de malheur !

— Oui, mon chéri, ajoute sa mère, j'ai cru ne jamais te revoir. C'est pour ça qu'on a réagi comme ça !

Georges est ému d'entendre ces paroles. Cependant, quand son père a prononcé le nom d'Erick, son sang n'a fait qu'un tour. Une colère terrible monte en lui.

— Laissez-moi ! Vous ne comprenez rien à rien, je n'en

peux plus de ces mensonges ! Si vous voulez tout savoir, Erick, je l'aime. Lui, au moins, il est là pour moi. Même qu'on rigole ensemble ! Pour une fois qu'une grande personne s'occupe de moi, à part mamie, je veux dire. Et vous, vous trouvez pas mieux que de ne pas me croire et de l'envoyer en prison ! C'est comme ça que vous me montrez que je vous ai manqué ? Vous êtes sérieux ? Moi, je préfère partir plutôt de rester dans cette maison où je suis transparent. Je vais rejoindre Erick !

Il se dégage et commence à tourner le dos à ses parents.

— Attends ! s'écrient en même temps son père et sa mère.

Tous deux se regardent longuement puis disent à leur enfant.

— Nous te croyons. Mais avant de prendre une décision, raconte-nous ton histoire avec ce... avec monsieur Jones.

Épilogue

Toutes les charges vis-à-vis d'Erick Jones furent abandonnées. Une fois libre, le vieil homme décida de retourner dans l'ancienne maison que Louise et lui avaient construit pour leurs vieux jours, ceci après avoir longuement épargné. Ils avaient choisi le village de Tranquilia en Australie : le village de la tranquillité. L'endroit était parfait puisqu'il y avait une forêt tout autour et un lac scintillant juste à côté. Le village, quant à lui, était calme et *humain*. Il se situait très loin du danger et de toute société robotisée. Ses habitants se montraient sympathiques et chaleureux, utilisant à leur strict minimum les technologies existantes. Ce qui convenait bien au vieil homme. Son nid douillet était bâti en bambou et toutes sortes de fleurs exotiques entouraient le jardin. Les arbres y étaient tellement grands qu'on ne voyait même plus le ciel.

La vie qu'Erick Jones mena fut si simple et si belle. Elle le devint encore plus lorsqu'un jour, il vit arriver Georges. L'enfant était devenu un jeune homme de dix-huit ans.

Pendant dix ans, la vie de Georges n'avait pas été très rose. Certes, ses parents l'avaient cru et avaient fait en sorte que son vieil ami soit tiré d'affaire, mais ils se montrèrent, ensuite, toujours aussi occupés, ne prêtant presque aucune attention à leur fils. Ses journées se ressemblaient toutes : réveil, école, goûter, devoirs, dîner, coucher. Sa grand-mère continuait à

s'occuper de lui, ou alors, c'était le robot-baby-sitter. Matéo l'accompagnait encore de temps à autre à l'école, avant d'être remplacé par un robot-accompagnateur, puis par un robot-garde-du-corps.

Ses anniversaires, eh bien, il les passait souvent tout seul sans ami ou avec des robots-amis. Il était rare qu'une fête soit organisée. Quand c'était le cas, ses parents ne se montraient pas, ils n'avaient pas le temps. Des cadeaux de leur part, oh, il en avait, mais, lui, il aurait aimé avoir la surprise de leur présence... Ou, seulement passer du temps avec eux au quotidien.

Erick Jones n'oubliait jamais de lui envoyer une carte de vœux. Une carte à l'ancienne, comme il disait. En deux dimensions : avec un paysage ou une blague au recto, et un « Joyeux Anniversaire mon bonhomme ! » écrit à la main au verso.

Matéo sortit de la vie du garçonnet. Un jour – il devait avoir 11-12 ans –, Georges apprit par les médias que son ami faisait partie de la résistance. Cela depuis longtemps. Depuis son escapade avec Erick Jones, en fait.

À son grand bonheur, l'adolescent que devenait Georges découvrit que Samantha Persan – la vendeuse de *Farces à gogo* ! – avait échappé aux robots de l'ordre et à son exécution !

Ce fameux jour, la chance lui avait souri. Dans la cellule où elle attendait son châtiment en place publique, elle entendit quelqu'un lui chuchoter son nom. Cette personne, c'était un certain James. Un client de Matéo. À force de se

côtoyer, tous deux étaient devenus amis. Un jour, James avait raconté au kiosquier qu'il faisait partie des personnes qui étaient contre les robots de l'ordre. De là, Matéo avait rejoint la résistance.

James avait vu la vendeuse se faire emmener par les robots. Il avait donc dû l'aider, car la troisième loi de la résistance était : « Si l'un des nôtres se fait capturer et qu'on est témoin de la scène, alors, on doit essayer de le libérer. Si on refuse, on sera chassé du groupe ».

James n'a pas réfléchi. Il a appelé Matéo à la rescousse, et, tous deux ont fait sortir Samantha discrètement de sa prison. Malgré toute la technologie sécuritaire du pays, il fallut attendre plusieurs années pour que la lumière soit faite sur l'évasion de la vendeuse à crête d'Iroquois.

À ses 18 ans, Georges devint la personne la plus heureuse au monde. Comme il avait le permis, il prit un billet d'avion et s'envola vers l'Australie sans dire au revoir à ses parents, sans regrets.

Après une journée de vol, il arriva enfin à destination. C'est un pays magnifique avec beaucoup de verdure et d'animaux sauvages. Il prit un aérocar – un véhicule volant sans roue – et survola les routes jusqu'à Tranquilia.

Georges posa son engin à bonne distance de l'habitation en bambou. Après quelques minutes de marche, il arriva devant la maison d'Erick. Il entra et serra son vieil ami dans ses bras. Il était tellement content de le revoir. Ce qui était réciproque !

Erick Jones était âgé de 105 ans et se portait encore très bien. L'enfant devenu adulte s'installa chez lui. Des années

passèrent et ils vécurent heureux.

Quand le grand âge et ses méfaits rattrapèrent pour de bon Jones, c'est Georges qui s'occupa de lui, et non pas une de ces machines sans âme.

Erick Jones mourut dans son sommeil à l'âge de 115 ans avec une photo de sa femme dans sa main droite et une lettre dans sa main gauche.

Après un long moment de tristesse, une fois son deuil fait, Georges quitta l'Australie et partit faire le tour du monde. Il commença par les deux Amériques puis l'Afrique, revint en Océanie, et, pour finir, ce fut l'Asie. Il s'arrêta en Corée du Sud. Il avait découvert beaucoup de choses. Notamment divers types de musique. Alors qu'il était en train de se promener dans un parc en écoutant *Springday* de BTS, son regard croisa celui d'une jeune fille assise sur un banc à côté d'un sakura. Ils se fixèrent pendant un long moment, puis la Coréenne s'avança vers Georges et lui dit avec un tendre sourire :

— Retrouve-moi demain, même heure, même lieu.

Elle se retourna et partit.

Georges la regarda s'en aller, son cœur battant de plus en plus vite. Le lendemain, il vint à ce rendez-vous. Elle aussi. Elle s'appelait Sakura. Les jours passèrent puis les semaines tandis que ces deux êtres apprenaient à se connaître.

Un soir, alors qu'ils marchaient tranquillement dans le parc, Georges emmena Sakura dans l'herbe à côté du cerisier où ils s'étaient rencontrés. Il n'y avait personne dans le parc, ils étaient seuls. C'est alors qu'il mit *Springday* et lui demanda :

— Voulez-vous m'accorder cette danse ?

Elle accepta et ils dansèrent au clair de lune. À la fin de la chanson, Georges s'arrêta et embrassa Sakura passionnément et tendrement.

Quelques années plus tard, ils se marièrent puis Georges décida de retourner en France avec Sakura. Il revit ses parents, qui avaient vieilli, et renoua des liens avec eux. Un jour, un notaire l'appela. Il lui dit qu'avant de mourir, Erick Jones avait écrit et déposé un testament. Il ne devait être ouvert et annoncé à Georges que lorsque ce dernier aurait découvert ce qu'était la vie et, surtout, l'amour. Le vieil homme lui léguait sa maison ainsi qu'une partie de ses économies.

Georges accepta avec plaisir. Sakura et lui, emménagèrent à Tranquilia. Plus tard, tous deux eurent un fils qu'ils nommèrent Erick.

FIN

Les autres titres de cette histoire

Les hommes de fer

Génération robot

L'échange des générations

Génération 2080

La découverte d'un nouveau monde

La découverte d'une nouvelle société

2080, une nouvelle époque...

Une rencontre inattendue

Le vieil homme et l'enfant

Rencontre risquée

Crédits

Couverture :

Camille C.

Titre et Texte de 4e de couverture :

Camille C., Justine G., Léa,
Lucie G., Matthéo G., Nino F. et Pauline D.

Correction et révision :

Marie Laporte – réviseure
www.marielaporte.com

Maquette et mise en forme du livre :

Michaël Moslonka
M.M. Faiseur d'histoires
www.michael-moslonka.com

